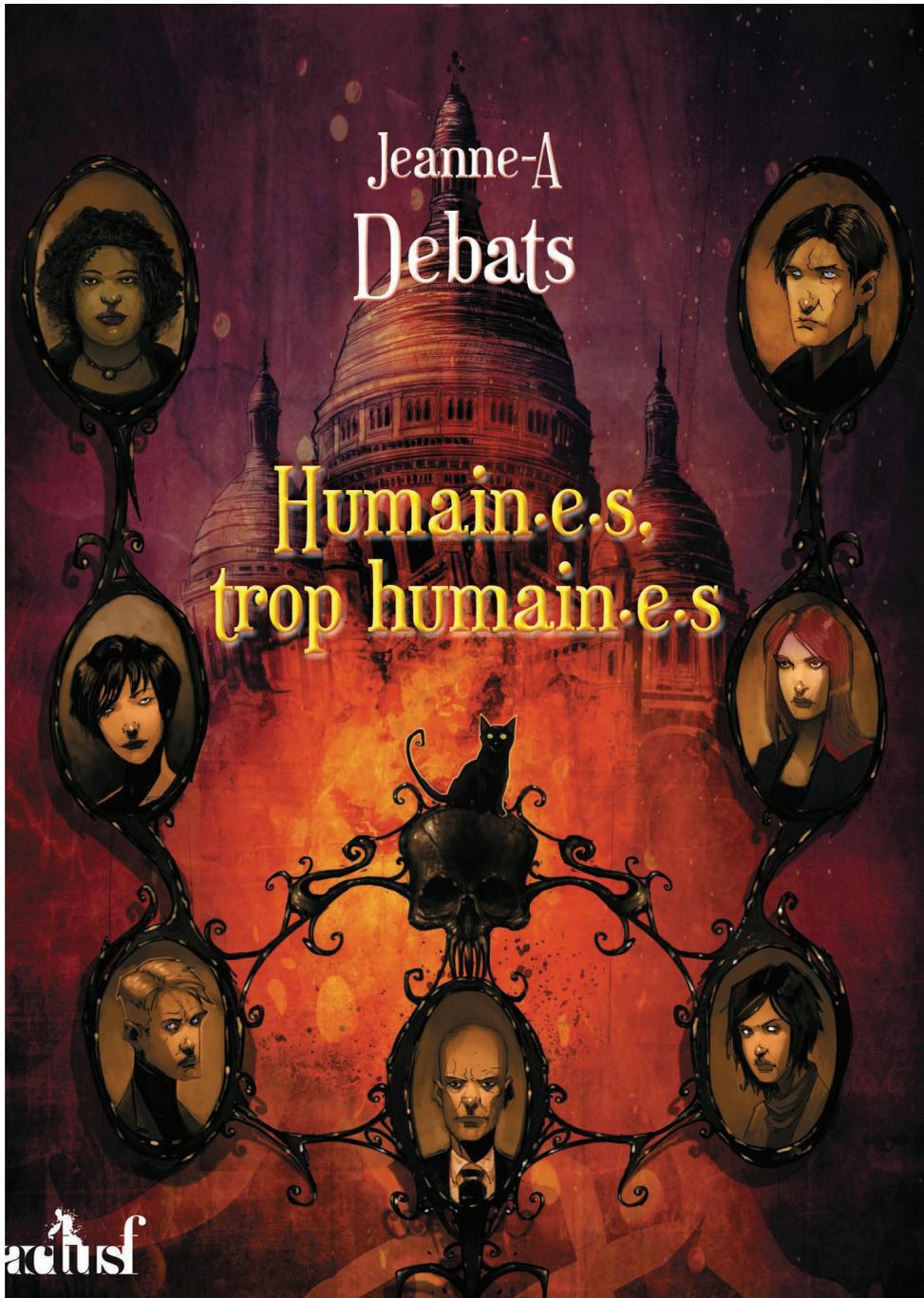


Jeanne-A  
Debats

Humain.e.s.  
trop humain.e.s

actusf



**JEANNE-A DEBATS**  

---

**HUMAIN.E.S, TROP HUMAIN.E.S**  
**(EXTRAIT)**

Ouvrage publié sous la direction de Marie Marquez

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhails, novembre 2017  
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-858-1 // EAN : 9782366298581

– Les personnages de ce livre sont le pur fruit sans sucres ajoutés de l'imagination ; subséquemment, il en découle que toute ressemblance, analogie, parenté, similitude, proximité, voire rapport lointain, même non protégé par une couche de copyright en latex, avec des gens (hommes, femmes, genres fluides, extraterrestres, guéridons Louis XV, chats et autres animaux non mentionnés ici – y compris l'ornithorynque –, créatures connues ou inconnues, décrites ou non par les mythologies aussi usuelles que diverses) procéderaient uniquement de la malévolence coutumière et perverse de l'autrice.

– Justement, l'autrice prie la Société protectrice des animaux de se souvenir qu'aucun animal n'est réel dans cette histoire, par conséquent nulle maltraitance espéciste ne peut s'y rencontrer à l'exception de ce qui arrive aux protagonistes humains, dont, par ailleurs et en général, lesdites sociétés protectrices des espèces animales n'ont vraiment rien à branler.

– En revanche, l'autrice avoue, voire confesse, bien volontiers une certaine complaisance à effacer du patrimoine architectural et culturel de la Capitale certaines majestueuses bouses témoignant éhontément de la victoire du fort sur le faible, du puissant sur le misérable, avec l'assurance décomplexée de ceux qui s'imaginent être nés pour commander quand d'aucuns le seraient pour les servir.

– Il y a de la pomme, aussi.

– Des contrepèteries. Au moins six, parfaitement obscènes.

– Et de la guimauve.

## Ouverture

— Géraud ne va pas apprécier du tout, dis-je en tentant de maîtriser le gémissement dans ma gorge.

Je me penchai sur le toit de l'immeuble pour mieux mesurer l'ampleur du désastre. Navarre se porta à mes côtés, contemplant lui aussi la rivière de marbre en fusion. Elle dévalait les pentes du Sacré-Cœur dont la coupole massive se dégonflait sous nos yeux. Les escaliers monumentaux avaient déjà disparu, avalés par la vague incandescente. Heureusement, cette dernière se figeait un mètre ou deux avant les premiers bâtiments habités, entre autres celui où nous nous étions réfugiés.

— Doit y avoir un sort protecteur quelque part, remarqua-t-il.

Il se secoua et me fit un sourire d'encouragement :

— Pas de panique, Agnès, ce n'est pas notre faute, cette fois.

— On vient d'incinérer une basilique.

Mon ton désespéré avait monté d'un cran. J'avais tout juste rassemblé mes dernières forces pour éviter un point d'exclamation qui aurait totalement manqué de tenue.

— De mon point de vue, on a surtout cramé une meringue imbitable qui réussissait l'exploit d'être hideuse même vue de la tour Eiffel, rétorqua-t-il gentiment.

Sans prévenir, mon ami me prit à la taille et nous fit effectuer un saut de deux mètres sur le côté.

— Que... ?

La bombe calcinée qui s'écrasa à l'endroit exact où nous nous étions tenus une seconde plus tôt répondit à ma question. Réduite en poussière carbonisée lors de l'impact, elle entama à peine le toit, confirmant l'intuition de Navarre quant à la protection magique entourant l'édifice. Un morceau de pierre brûlante de cette taille aurait dû se frayer un passage jusqu'au rez-de-chaussée, sept étages plus bas.

Navarre scruta les traces grises qui cessaient de se consumer. La fumée de moins en moins épaisse se perdait dans l'appel ronflant venu du cataclysme. Il fronça les sourcils.

— On ne va pas pouvoir voler facilement : les mouvements de convection sont totalement imprévisibles à ce stade.

— Pardon ?

— Je veux dire que le feu crée un appel d'air monstrueux vers... ça, dit-il en désignant le cœur flambant de l'incendie. Si on choisit la voie des airs, pas sûr qu'on puisse résister à la pompe... ni aux circonstances.

Je me mordis les lèvres pour ne pas sourire et proposai en désignant la petite cabane de l'ascenseur et la porte voisine ouvrant sur les entrailles de l'immeuble :

— On pourrait reprendre l'escalier ?

Mon ami approuva mais leva le doigt en l'air, signifiant qu'il réservait son jugement. Il m'entraîna de l'autre côté du toit pour se pencher à nouveau.

— Je ne crois pas, non.

Je scrutai les ténèbres à nos pieds pour ne rien distinguer tout d'abord, tant le contraste était violent avec le côté éclairé par les coulées d'escaliers en fusion. Puis ma vision s'accommoda. J'aperçus enfin quelques reflets argentés, des mouvements brefs et fluides. Cela s'étendait sur plusieurs dizaines de rues alentour. L'armée des ténèbres et des ombres stationnait toujours là et ne manifestait pas la moindre envie de dégager le terrain. Une partie continuait à s'engouffrer dans l'immeuble où nous étions réfugiés.

— Le charme qui arrête la catastrophe juste devant nous doit être pour eux, fit observer Navarre.

— On est coincés, constatai-je avec platitude pour dissimuler mon envie de hurler.

— Oui, votre crainte de la réaction de Géraud demeurera sans doute assez théorique, cette fois.

Dans mon dos, Bidule commença à hululer. Pep feula.

# Chapitre 1

*Lundi de Pâques, 10 avril 2034*

Cette fois, j'avais un chaton dans la poche. Un chaton parfait pour une sorcière : noir, avec des yeux jaune soufre refermés pour l'heure car monsieur s'était endormi. Là où j'allais, j'étais censée me présenter en grande tenue. Ça impliquait le port d'un chapeau, d'une robe longue et surtout d'un familier. Mais rien ne m'obligeait à arborer ce dernier feulant et dédaigneux sur l'épaule. Ce qui aurait été top class mais impossible : je suis aussi allergique aux chats qu'à tout et n'importe quoi en ce monde.

\*\*\*

On avait chargé Navarre de la capture de l'animal, la veille. Il avait fini par dénicher celui-là à deux cents mètres de l'Étude, abandonné et piaulant sous un massif de roses en bourgeons du CNAM, juste à côté de la chapelle qui renferme le pendule de Foucault. Comme le pendule, la bestiole

balançait, lamentable, entre deux doigts négligents lorsqu'elle avait atterri sur le bureau de Zalia. Mon amie s'était levée d'un bond dans un glapissement de protestation :

— Ah non, j'exècre ces trucs !

Une telle aversion suintait de sa voix que nous n'avions pu nous empêcher, Géraud, moi et même Navarre, de lui jeter un regard sidéré. Zalia étant Zalia, nous nous étions plutôt attendus à un déluge de considérations attendries à un degré ultime, où les mots « *ultimate cuteness* » et « *kawai* » auraient surnagé en foule cosmopolite.

Mais non.

— Je ne suis pas fan non plus, avait déclaré Navarre, indépendants, hautains, exigeants, égoïstes...

— Tout ton portrait donc... avait susurré Géraud.

Navarre avait ignoré l'interruption :

— ... Mais à ce point tout de même, tu pousses, Zalia.

— Je pousse ? avait-elle bramé. Tu as vu comment cette... chose me fixe ?

En effet, une fois assuré d'un sol ferme sous ses coussinets roses, le félin avait commencé à la couvrir de son regard topaze luisant d'une gourmandise féroce.

— Hum, avait lâché Géraud, dubitatif. J'ai déjà vu cette expression sur le museau d'un de ces bestiaux : il épiait une tranche de morue séchée.

Zalia avait grincé :

— Merci bien !

On aurait quand même pu prévoir qu'une sirène et un chat risquaient de rencontrer des problèmes de communication.

\*\*\*

Ma robe noire n'avait pas suscité l'approbation non plus. Elle me couvrait des pieds à la tête, me donnant l'air d'une princesse Leia en grand deuil selon Navarre. Il venait enfin de voir l'intégralité de la saga *Star Wars* après la sortie de la cinquième trilogie, et il pestait sur l'escroquerie de l'affiche de l'épisode IV :

— Elle est magnifique sur l'affiche, cette fichue robe. Fendue et tout, décolletée presque au nombril, et en vrai dans TOUT le film, c'est une bure de carmélite ! On ne voit même pas son cou à la greluce !

L'invisibilité du col est sans doute un péché majeur du point de vue de l'esthétique vampire. Mais du reste, avec le grand manteau de laine sombre à capuchon – déniché par Géraud dans sa propre garde-robe – qui enveloppait le tout, ce que mon vêtement aurait pu découvrir n'avait guère d'importance. Le chaton, lui, s'était roulé en boule dans l'une des manches kimono pendantes, au milieu de ma collection de pentacles de papier destinés à éloigner les fantômes. Il s'était endormi aussitôt, bercé par mon pas faussement décidé.

Il faisait bon. Je n'étais pas ivre. Une pluie récente avait laissé une délicieuse odeur d'eau sur le sol rafraîchi du boulevard Saint-Germain. Tout était désert à cette heure tardive. La balade aurait pu être agréable si je n'avais pas conservé une conscience brûlante de la convocation, roulée en boule dans mon autre manche.

L'état de la chose en disait long sur mes consœurs sorcières. Les armes de la Lignée invitante gravées à l'or fin et

en quadrichromie s'étalaient sur l'enveloppe au papier lourd et craquant, d'un beau blanc cassé affectant le parchemin ancien. En revanche, le contenu avait été griffonné à la hâte et au crayon à mine sur le dos d'une vieille liste de courses qui avait comporté des serviettes hygiéniques et du débouche-évier.

Je parvins devant la Mutualité qui étalait ses façades 1930 rénovées de frais. Il en sortait une foule de jeunes qui venaient sans doute d'un concert. Blousons, bottes de cuir monstrueuses bardées de chaînes cloutées, treillis, brassards rouges et noirs, croix gammées, l'assistance avait été spéciale. Avant de changer de trottoir pour les éviter, je jetai un œil à l'affiche et retins un gloussement contraint.

Les *Supremacists*, de bons nazillons musiciens *trashfusion hardcore* qui avaient fait leur show ce jour-là, savaient-ils qu'ils venaient de se produire dans l'ancien lieu culte de la SFIO, organisation ancestrale du Parti socialiste et encore de gauche à l'époque ? Que s'ils avaient fait salle comble, cela avait été devant 1 789 spectateurs très exactement ? Le nombre de places avait été calculé en référence à la Révolution française ; période que les membres du groupe, quasi tous tatoués de Sacré-Cœur couronnés, devaient haïr sans trop de mesure.

Je doutais qu'ils en fussent avertis. D'abord, parce que culture et crânes rasés font très peu souvent bon ménage, sauf parfois dans certaines cases très particulières ; ensuite, parce qu'on n'avait rétabli cette quantité traditionnelle de fauteuils que quelques années auparavant. Les rénovations successives avaient souvent manqué de respect aux intentions initiales des architectes.

Je traversai la rue sans me soucier des passages piétons puis obliquai à gauche dans la rue Monge. Je soufflai un peu le long de la montée douce, mon vêtement soudain plus chaud que je ne l'aurais aimé. En outre, sous la capuche baissée, les plumes coquines de l'immense coiffe rose et noire en forme de roue de paon prêtée par Zalia me chatouillaient le nez, au lieu de voler autour du bonnet brodé de strass émeraude comme elles l'auraient dû. Malgré l'urgence et le sérieux de la situation, je ne m'étais pas résignée à défiler dans les rues affublée en nonne démente et défroquée du crâne. La capuche du manteau de mon oncle m'était apparue comme la seule solution valide. Et bien que je fusse *aussi* allergique à la plume, celles-ci étaient peut-être un peu vieilles et neutralisées. Je n'éternuais que toutes les cinq minutes.

En si peu de temps – vingt-quatre heures que la convocation était apparue sur mon bureau, même pas « comme par enchantement », mais par enchantement tout court –, le chaton, la robe de bure et le galure surréaliste étaient tout ce que nous étions parvenus à rassembler. Même Zalia ne peut pas faire de miracles un dimanche veille de « célébration mythologique » comme disait Géraud avec aigreur lorsqu'il était question de jours fériés, et donc de *ne pas* travailler.

Au 49 de la rue Monge, la petite porte verte surmontée d'une arche plus romane que romaine était close. Je jurai à haute voix. On m'avait ordonné de pénétrer par là. Et non par le square Capitan ou la rue des Arènes, accès qui n'auraient même pas exigé une de ces escalades auxquelles il semblerait que je sois abonnée depuis quatre ans.

Dépitée, j'examinai les alentours. Au bout d'une ou deux minutes, une autre silhouette noire, aussi encapuchonnée que moi, monta la rue d'un pas décidé dans ma direction. Je me tendis. Mais elle se contenta de me dépasser et toquer, prosaïque, au grand panneau de bois devant nous. Il s'ouvrit dans un grincement si réussi qu'on aurait cru qu'il avait répété le sinistre ton idoine. Je frissonnai mais emboîtai le pas à l'ombre furtive. Nous traversâmes de conserve un passage voûté qui creusait l'immeuble de part en part pour débouler au centre des arènes.

La rue Monge était éclairée par ses réverbères, mais derrière les immeubles l'obscurité était totale. Je me sentais aveugle et gauche, distinguant à peine mes pieds sur le sable blanc. À mes côtés, un mouvement de nuit sur nuit trahissait la présence de mon accompagnatrice, mais c'était tout. Je pris une profonde inspiration, rejetant mon capuchon en arrière. Les plumes s'épanouirent dans leur roue frénétique.

J'entendis un bref craquement un peu plus loin et une petite flamme s'éleva dans un récipient de verre posé sur les gradins. Une autre s'illumina à une trentaine de centimètres de la première, puis une troisième, et encore une. Il y eut bientôt une cinquantaine de photophores en activité, chacun au pied d'une ombre de plus en plus distincte.

Selon le sens de l'économie bizarre de l'espèce, il s'agissait de vieux pots de yaourt de récupération. J'ai toujours pensé que les sorcières ont beaucoup en commun avec les instituteurs : avec elles, on n'est jamais loin du collier de nouilles.

Ou de la couronne en carton, sauf que souvent les diamants sont vrais.

Quelqu'un avait dû lancer un sort de diffusion car la lumière d'abord chiche se répandit sur nous, éclairant les spectatrices en douceur. La lumière chaude était clémente pour les visages. Elle effaçait cernes et rides et lissait les cheveux gris d'une rousseur très seyante. L'ensorceleuse était une coquette ou une ambitieuse, elle flattait éhontément les collègues.

Je poussai un soupir de soulagement en découvrant les coiffes de l'assistance : la mienne se situait à peine dans la frange haute de l'originalité affligeante. Ma voisine arborait de son côté un bibi en forme de coupe de fruits surmontée d'un chapeau melon miniature, ce qui ne l'empêchait pas de me dépasser de vingt bons centimètres, feuilles comprises. De grands tuyaux de tulle en jaillissaient tel un bouquet ébouriffé de pousses de bambou au-dessus de son manteau à capuche large comme une tente.

Quant à la Grande Mère du convent, elle avait dû se rendre coupable d'une descente dans les placards de feu la reine Élisabeth II. Elle portait une meringue de la taille d'un four à micro-ondes, en satin et guipure qui devaient être rose saumon à la lueur du jour. Les sorcières allant toujours par trois, la Dame était flanquée de ses deux acolytes qui ne lui cédaient qu'en taille au niveau couvre-chef. Pour le reste, la même surenchère chapelière s'épanouissait sur leurs fronts dans de grands envols de velours, brocart, mousseline et crêpe. Couleurs à l'avenant sans doute mais, grâce en soient rendues à la semi-obscurité, je ne les discernais pas. La petite centaine de membres moins gradées du convent assises alentour avaient respecté cette hiérarchie : taille moindre de la coiffure mais délire design à égalité.

Une cinquantaine de noires silhouettes stationnaient debout sur le haut des gradins. Elles s'ordonnaient à peu près par taille, les plus grands au milieu, à l'exception d'un genre de gnome qui déparait la magnifique série plantée entre deux géants. Je ne pouvais discerner leurs visages. Mais cela n'avait pas d'importance, ils n'étaient invités que par courtoisie. Les mâles des sorcières n'ont qu'une voix consultative pour les affaires de magie parce qu'ils sont incapables d'icelle.

Seule la magie mécanique, moins puissante, celle qui est accessible à n'importe qui, et dont ils sont d'ailleurs les créateurs, leur est possible. Toutefois, ma défunte mère m'avait assuré, peu de temps avant sa mort, qu'ils sont toujours écoutés avec attention. Cependant, elle avait rajouté que c'était sans doute parce que leurs femmes préfèrent avoir la paix en rentrant à la maison après les réunions.

Ma voisine se campa sur ses pieds et se mit au repos, mains derrière le dos, dans une pose attentive mais indifférente. Je sentais pourtant sa tension interne se diffuser comme les ondes d'un calorifère.

Je soupirai de soulagement. Je n'étais pas la seule à péter de trouille. Je n'avais pas la moindre idée du but de la convocation : la famille de ma mère avait élevé jusque-là l'art d'ignorer mon existence à un niveau qui frisait le déni européen quant aux conditions de travail des ouvrières du textile dans les pays émergents, qui nous font des tee-shirts à dix euros (et ma coiffe impossible à vingt).

Il y eut un long silence qui n'arrangea pas mon état d'angoisse. Quand un bruit de course se fit entendre. Ma voisine et moi nous retournâmes de conserve pour voir surgir une

troisième fille dans la lumière. La nouvelle venue se plaça à nos côtés. Celle-ci était d'une taille normale, c'est-à-dire quand même plus grande que moi mais pas géante non plus.

— Désolée... haleta la fille invisible sous son capuchon. Métro... Colis suspect !

Un hochement de menton collégial parcourut les visages de l'assistance comme une ola dans un match de foot. J'entendis des chuchotements agacés.

— Ça devient vraiment insupportable !

— Tu dis ça depuis vingt ans.

Moi, pendant ce temps, je faisais les comptes. Nous étions trois convoquées. Les sorcières vont par trois. La suite n'allait pas me plaire. Mais cela, je le pressentais depuis le début. Mes compagnes étaient sans doute parvenues à la même conclusion, car nous échangeâmes quelques regards torves dont la lumière chiche de l'arène ne parvenait pas à dissimuler l'hostilité de principe.

Dans la masse de chapeaux en face de nous, il se fit un petit mouvement presque invisible. « On » carra les épaules. « On » se cala des fesses qu'on qualifiera poliment de majestueuses sur les gradins de pierre. « On » hocha la tête, engendrant une vague inquiétante dans l'amoncellement du couvre-chef qui jamais n'avait mieux porté ce nom. Enfin, « on » ouvrit la bouche, prenant une large inspiration destinée sans doute à remplir le canot de sauvetage servant de poitrine à la dame. La Grande Mère des Grandes Mères parisiennes allait parler, les gradins se suspendirent à ses lèvres avec une application d'écoliers.

— Mes Filles ! clama-t-on. (Ma voisine de droite tressaillit imperceptiblement à ce premier mot.) Vous êtes Ici Mandées

par le Grand Convent afin d'être Autorisées à Passer les Épreuves...

*Une majuscule tous les deux mots, fit une voix suave dans ma tête, ça va être ta fête, ma chérie.*

Je ne répondis pas à l'intrusion mentale devenue habituelle. J'étais en très grand froid avec Herfauges depuis des semaines et j'avais opté pour la tactique qui l'énervait le plus : l'ignorer résolument. Ça le rendait dingue. Il jurait ses grands dieux tous les trois jours de plus jamais me faire l'honneur de me causer. Hélas, il était incapable de tenir une promesse, même faite à lui-même. Surtout quand il m'arrivait quelque chose de désagréable à commenter sarcastiquement.

— ... à l'Issue desquelles Vous pourrez éventuellement Fonder Votre propre Convent en Harmonie avec tou.te.s cel.leux de nos Sœurs et sous l'Égide et l'Amour de la Grande Mère. Nous avons porté une Attention Spéciale à Votre Appariement, nul Doubte que Vos désormais Sœurs Trouvent auprès de Chacune d'entre Vous le Soutien et le Respect Nécessaires pour Triompher.

Je tentai de rester impassible sous le choc. Après presque trente ans d'ignorance délibérée de leur part, de cécité obstinée et réprobatrice, malgré les tentatives de corruption, les cris, les menaces et les sanglots dont ma mère les avait abreuvées tout le long de ma petite enfance, voilà que les Lignées se mettaient en tête de reconnaître officiellement mon existence et de s'en préoccuper. Je n'étais pas sûre d'apprécier ce revirement tant espéré par Maman jadis.

*Ça pue,* commenta Herfauges, sans même espérer de réponse.

## Chapitre 2

*Lundi de Pâques, 10 avril 2034*

À mon corps défendant, je partageais cette sobre analyse d'un bout à l'autre. Que leur prenait-il aux vieilles chouettes ? Qu'est-ce qui avait pu les faire bouger d'un millimètre de la position selon laquelle seule une sorcière de lignée pure pouvait passer les épreuves et fonder un convent ? Et la Grande Mère savait autant qu'elles que je n'étais pas de sang pur ; mon soi-disant père était humain, c'était de notoriété publique. Dans cette optique, je n'aurais même pas dû exister d'ailleurs : les couples sorcière/humain ne donnent que des garçons viables. Les filles meurent inmanquablement. Sans doute que la part humaine et mâle les privant normalement de la magie les dépouille en même temps d'un ingrédient nécessaire à leur survie.

Mais les convents *ignoraient* que je n'étais pas la fille de mon père... Non ? Tout ce dont ils étaient sûrs, c'était que mon oncle Géraud était intervenu pendant la grossesse de ma mère, sauvant ma vie et la sienne un nombre incalculable de

fois. Personne ne leur avait confié ce que le brave Fred, historien timide et ami d'un vieil amour perdu, avait mis au jour au grand agacement inexplicable de mon oncle. J'étais une bâtarde dont l'ascendance était au mieux incertaine. Même mes liens de sang avec la femme qui m'avait portée s'en trouvaient remis en question. Quant à mes pouvoirs, il ne valait mieux pas en parler : j'étais trop occupée à tenter de vivre en slalomant entre leurs effets secondaires.

À ce propos, je notai avec un brin d'agacement supplémentaire que je n'en avais rencontré aucun depuis mon départ de chez moi affublée en danseuse nonne. Le chat qui dormait toujours sur mes pentacles portatifs se mit à ronronner à cet instant. Je me retins de lui caresser le museau, tout en m'interrogeant sur la portée et la puissance du sort nécessaire à l'étouffement de tout fantôme sur un rayon d'environ six kilomètres carrés.

*Ne te fais pas d'idées, si elles avaient pensé une seconde à te protéger, tu serais déjà au courant,* avança Herfauges qui avait la communication obstinée ce soir-là. *C'est peut-être la concentration de vieilles carnes pénibles dans un si petit périmètre qui éteint ces saloperies, un peu comme nous les vamps...*

— Saluez vos Sœurs, mes Filles ! Elles seront Votre Soutien et Votre Bras dans les Temps Difficiles qui Vous Attendent, ordonna la Grande Mère des Grandes Mères.

Mes deux voisines et moi-même obéîmes sans barguigner, nous prodiguant l'une l'autre de molles accolades. Leur manque évident d'enthousiasme me rassura bizarrement : il n'y avait pas que moi que cette situation déstabilisait. Toutefois une petite voix – qui n'était pas celle d'Herfauges cette fois,

mais celle de mes propres neurones – me souffla que ce même défaut d’ardeur pouvait s’avérer un autre problème à résoudre parmi tous ceux qui semblaient me guetter dans cette arène.

Sur les gradins, la foule s’agita avec approbation pendant que nous échangeions nos embrassades dénuées de chaleur. Une nouvelle ola de chapeaux parcourut les rangs, avec l’élan d’une troupe du Lido prête à pousser la chansonnette derrière la soliste.

— Cleyre ! gronda alors la meneuse de revue.

Allons bon. Je m’avançai d’un pas et m’inclinai à nouveau, à tout hasard.

— Mère ?

— Vos Attributions Quotidiennes Vous Désignent pour être le Rapporteur de Vos Actes et Épreuves auprès de cette Assemblée.

Je repassai la phrase dans ma tête pour essayer de lui trouver un sens. Ma perplexité n’échappa pas à mon interlocutrice qui précisa avec une gêne visible, comme si elle avait cherché à m’éviter une situation embarrassante :

— Je parle de Votre... *travail*, fit-elle sur un tel ton que je la vis presque pincer les lèvres.

Les sorcières ne travaillent pas. Ou plutôt elles ont toujours quelque chose sur le feu. Elles peuvent s’abîmer des jours pleins dans leurs laboratoires, enfilez des nuits complètes de recherches ardues dans de sombres bibliothèques ou courir les campagnes du monde entier en Pataugas afin de dénicher la bonne herbe, bricoler des semaines au fond d’un garage quelconque. Mais elles ignorent le travail salarié avec un snobisme qui en remonterait à une duchesse.

Ce sont leurs hommes qui sont chargés de gagner la croûte du ménage. En commercialisant les découvertes ou inventions de Bibiche. Certaines Lignées sont ainsi très riches et possèdent des actions dans l'industrie pharmaceutique, par exemple. Même pas honte. Mais parfois, les messieurs ont également un job à côté, car il est très rare que, même si Bibiche récupère nerveusement toutes les vis perdues sur son chemin, elle ait le sens des réalités financières. Bibiche n'a pas été élevée pour des choses aussi vulgaires que l'argent. Ça tombe bien : eux oui, et ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour que Bibiche n'ait jamais à s'en soucier. Il arrive que la division genrée arrange vraiment tout le monde. C'est rare toutefois, j'en conviens aisément.

Je m'inclinai derechef sans répondre. De toute façon, je n'avais plus de mots, la stupéfaction me clouait au sol. Je tentai également de maîtriser mon indignation et ma révolte. La vieille et ses acolytes encapuchonnées n'entendraient pas un « non », même articulé poliment.

D'ailleurs, elle se leva. La messe était dite. Une par une, ou par trios gloussants accompagnés de loin par des mâles silencieux, les convents se laissèrent glisser des gradins et rejoignirent la sortie à petits pas tranquilles. Au passage, certaines nous tapotèrent les épaules ou nous pincèrent les joues en signe de bienvenue et d'encouragement. Je dus aussi maîtriser mon envie de mordre. Surtout qu'au cinquième pinçon approbateur, ma joue droite commençait à me lancer. Bientôt, nous fûmes seules, les deux autres filles et moi. Nous laissâmes le silence s'installer brièvement.

— Je pense que c'est l'occasion de l'année pour un mojito, finit par suggérer celle qui était arrivée la première.

La deuxième approuva du menton. Toutes les deux se tournèrent vers moi dans un mouvement d'attente inconsciemment semblable. J'acquiesçai à regret. Il allait bien falloir en passer par là.

À cette heure indue, les cafés dans le coin n'étaient pas légion et il n'y avait plus d'établissements ouverts après vingt-trois heures dans l'ancien terrain de jeu des étudiants. Seuls les touristes traînaient encore dans le coin depuis que l'université de la Sorbonne avait été délocalisée en banlieue et ses bâtiments revendus à une multinationale informatique. Nous renonçâmes donc au cinquième arrondissement, traversant le boulevard Saint-Germain puis la rue Cuvier entre la faculté Marie-Curie et le Jardin des plantes.

Au coin de la rue Linné, l'entrée des jardins était fermée bien sûr. Mais j'adressai un imperceptible salut à un vieil ami d'enfance : le crocodile tordu sur la fontaine qui en gardait l'entrée. Quand j'étais petite, je hurlais de rire devant cette pauvre bête que l'artiste, un certain Feuchère, avait représentée – plus ignorance zoologique absolue que licence poétique – la tête tournée à cent quatre-vingts degrés vers sa queue. Cela donnait l'impression que le triste animal était atteint d'un énorme torticolis. La gueule béante avait dû être impressionnante en 1840 mais sa dentition dévastée évoquait désormais les méfaits de l'abus de sucreries et accentuait encore cette sensation pathétique.

Malgré ma discrétion, ma voisine s'aperçut de mon intérêt. À la lueur des lampadaires, elle déchiffra l'inscription sur les tablettes de la femme de pierre à côté de mon brave ami reptile :

— *Rerum cognoscere causas*, grommela-t-elle. « Connaître la cause secrète des choses ». Je suis bien d'accord : j'aimerais savoir ce qui leur a pris aux vieilles chouettes, d'un coup.

Je répondis d'un grognement peu compromettant. Nous continuâmes notre chemin vers la Seine, obliquant à gauche et, négligeant les premiers ponts de l'île Saint-Louis, je les entraînai vers celui de l'Archevêché, à l'extrémité ouest de l'île de la Cité. Puis nous empruntâmes le pont Saint-Louis et le pont Louis-Philippe qui nous menèrent vers le Marais, à quelques centaines de mètres de mon appartement de la place Sainte-Catherine.

Je savais que dans la rue des Barres, derrière l'église Saint-Gervais, un petit bar venait d'ouvrir. Vu son style, il avait peu de risque d'être fermé à cette heure tardive. De plus, nous ne déparerions pas dans le public avec nos chapeaux discutables : la clientèle était essentiellement composée de drag-queens. Ce soir-là, elles étaient une petite dizaine environ à la sortie de leur spectacle dans les clubs voisins. Elles contemplèrent notre arrivée d'un air *Tu les connais ceux-là ?*

Le serveur s'approcha de nous pour nous accueillir. Il déplaça une table afin que la plus petite de mes compagnes et moi nous glissions sur la banquette tandis qu'il tirait respectueusement une vaste chaise pour notre voisine. Cette dernière se laissa tomber dessus en grommelant quelque chose à propos de « galanterie puante d'un autre âge ».

Nous ôtâmes nos couvre-chefs, dévoilant nos visages dépourvus de tout maquillage, et nos airs consternés. Les client.e.s semblèrent décider que nous n'étions pas des inconnu.e.s concurrent.e.s et se désintéressèrent de nous.

Nous prîmes le relais en scrutation. Chacune épiait les deux autres avec un air fermé qui tentait de dissimuler ou l'hostilité franche ou la stupéfaction. Ma voisine directe, la plus petite – mais plus grande que moi d'au moins une dizaine de centimètres sans le chapeau – était une jolie Asiatique d'environ trente ans. Une chouette minuscule aux yeux quasi plus grands qu'elle nous fixait d'un air ahuri dans le creux de son cou mince. Sa porteuse avait passé un tailleur si strict et si serré que sa jupe crayon aurait dû l'empêcher de marcher. Ses pieds balançaient sur sa chaise, chaussés de baskets fluo orange et verts que la grande cape avait dissimulées.

Mais la fille noire baraquée à ma gauche nous écrasait toutes les deux de sa taille immense, elle devait frôler les deux mètres. Dans l'obscurité des arènes, elle ne m'avait pas paru si grande. Elle avait quitté son bibi improbable à bambou, le jetant sur une chaise et dévoilant, plaquées sur sa tête, deux tresses plus grosses que mon poignet. Ces dernières descendaient jusqu'à de larges reins en forme de contrebasse. Une troisième natte était mollement enroulée autour de son cou, plus fine que les deux autres, et elle brillait. Quand elle bougea, je compris mon erreur. C'était le familier de la dame, un très joli serpent noir, sûrement venimeux à des taux ahurissants. Quant à elle, elle était superbe dans un genre titanesque, avec un regard et un nez olympiens. Elle portait de plus une robe ample en forme de trapèze, totalement noire et rebrodée de perle de jais autour du décolleté.

— Je m'appelle Agnès Cleyre, dis-je pour briser le silence qui devenait pénible.

— Lise Wu, fit la délicate en baskets.

L'autre laissa tomber sèchement du haut de son armoire à glace :

— Adjara Sacko.

Sa voix roulait en tonnerre dans sa vaste poitrine pourvue de seins assez petits pour son gabarit et qui semblaient se lancer à l'assaut d'impressionnants pectoraux. Le serpent, sans doute réveillé par les basses, leva une petite tête pointue aux yeux d'escarboucles puis se lova à nouveau dans sa gorge.

— Il nous manque une Vulcaine ou un Russe pour la passerelle de l'*Enterprise*, déclara aigrement et cryptiquement Adjara.

Devant nos yeux écarquillés d'incompréhension, elle nous enveloppa dans un geste large, ma voisine en jupette et moi.

— Vous ne trouvez pas que ça fait « quotas de minorités » ?

Lise ricana :

— Tu n'imagines pas à quel point, j'en englobe trois à moi toute seule.

Je la regardai avec attention.

— Je n'en vois qu'une, désolée, déclarai-je précautionneusement.

— Les deux autres ne sont pas visibles : je suis trans et lesbienne, déclara calmement Lise, comme on se débarrasse tout de suite des sujets qui fâchent.

J'écarquillai les yeux. Adjara faillit s'étrangler dans son mojito.

— T'es un mec à la base, non ? Tu peux pas être lesbienne ! cracha-t-elle.

Je me raclai la gorge, interrompant Lise qui allait sûrement répondre avec verveur :

— Je crois que la question de l'orientation sexuelle des gens ne concerne qu'eux et leurs partenaires éventuels. En revanche... (J'hésitai, consultant Lise du regard qui m'encouragea à poursuivre d'un mouvement de menton.) En revanche, comment se fait-il que tu sois sorcière ?

— Tu poses la question parce que je fus assigné mec ou parce que je suis toujours asiatique ? soupira-t-elle.

— Un peu les deux, je dois avouer.

Les sorcières asiatiques au sens occidental du terme, descendant de Lignées reconnues avec des pouvoirs de sorcières usuels, normalement ça n'existe pas. Ne parlons pas des hommes qui, chez nous, seraient incapables d'enchanter un dé à coudre, je l'ai dit. Lise se racla la gorge :

— Il semblerait que mon arrière-grand-mère n'ait pas tout raconté à la famille au sujet des aléas de l'occupation américaine à Saigon... Même lorsqu'on appartenait à la fraction bourgeoise censée soutenir les USA. Elle s'est sauvée après la chute de la ville dans une barque qui prenait l'eau avec un bébé qu'elle a prétendu être de son premier mari. Mon grand-père. Lequel fut un des premiers gamins récupérés par le navire *Île de Lumière* et emmenés en France où, à l'époque, on ne parquait pas les réfugiés dans des marais de boue et de tôle ou sous les ponts...

Adjara intervint en grognant :

— Ça n'explique pas.

— Que j'ai les pouvoirs alors que je suis née mâle ? Pas tout à fait. J'avais déjà des visions quand j'étais petit. Peut-être un héritage vietnamien, je n'en sais rien. Ma famille a jeté toute la culture viet par-dessus bord dans la mer de Chine. Mais le

reste est venu, il y a une dizaine d'années, quand j'ai entrepris ma thérapie génique pour devenir biologiquement ce que j'avais toujours été en esprit.

— C'est-à-dire « une femme », selon toi ? grinça Adjara.

Lise haussa les épaules. L'oiseau contre son cou piaula de réprobation. Elle le flatta pour le calmer puis répliqua avec sérénité :

— Selon la magie aussi. La preuve. Alors vois-tu, ma chérie, ton opinion, je me la carre dans le vagin avec un spéculum en argent, vu que j'en ai un maintenant.

Pendant une seconde, mon esprit s'égara sur le spéculum en argent. Lise avala une bonne gorgée de son mojito et considéra Adjara avec curiosité.

— Et toi ? Que je sache la sorcellerie n'est pas très africaine non plus ?

L'Afrique noire a ses familles de griots. Cependant, il est d'usage dans les convents de considérer que ça n'a rien à voir, bien que ce soit une branche très voisine de la sorcellerie dite classique.

— Ma famille n'est pas d'Afrique noire, grinça Adjara. Nous sommes guadeloupéens d'origine. Oui, métis, même si nous sommes *très noirs*, fit-elle avec une patience qu'elle ne devait pas beaucoup ressentir. Mon arrière-arrière-arrière-grand-père a débarqué esclave à Basse-Terre dans une famille de sorciers. Il est devenu l'amant et le compagnon d'une fille de la maison. Jusqu'à ce que les Békés s'en émeuvent, butent le mec et persécutent la demoiselle, alors enceinte. La famille est repartie aussi sec en métropole pour cacher l'enfant et la « honte » de la mère...

— Mais les mariages en dehors des Lignées ne sont pas féconds, objecta Lise.

Cette fois, Adjara ne s'en formalisa pas :

— L'hypothèse la plus répandue chez nous tient à ce que mon arrière-grand-père était griot, de même d'ailleurs que ma grand-mère et mon père.

J'acquiesçai, mais toujours précautionneuse :

— Vous oubliez quelque chose...

Elles se tournèrent vers moi avec un air interdit. La joute à laquelle elles se livraient leur avait totalement fait oublier ma présence.

— Quoi donc ? dirent-elles en chœur, en se jetant ensuite un regard agacé par l'écho de la voisine.

— Le droit du sol. Le droit du sol a conféré les droits de citoyens français à part entière à vos ancêtres...

Adjara ouvrit la bouche, puis la referma, son étonnement lui coupant le sifflet quelques secondes.

— Quel rapport ? fit Lise.

J'inspirai profondément. Expliquer que les Royaumes surnaturels se superposent et s'intriquent aux lois humaines est toujours un moment compliqué. Ne serait-ce que parce que les êtres surnaturels n'avalent pas d'être inféodés d'une façon ou d'une autre à la grouillante espèce inférieure qui s'est vu indûment accorder la souveraineté en des temps immémoriaux. En un racisme instinctif tout d'impensé, qui plus est, la plupart du temps.

— Toi, tu es née en France, avec tous les avantages légaux liés à la nationalité. Le truc, c'est que les lois sont comme les dogmes religieux : elles influent sur le pays où elles

s'appliquent. Sur l'ensemble du pays, même l'AlterMonde. Et en gros, le mélange entre vos ancêtres européens de passage et votre droit de citoyen doit faire de vous des sorcières acceptables au sens des Lignées.

— Acceptables ! gronda Adjara. Tu déconnes ? Ça fait des années que ma mère a renoncé à supplier ces vieilles grues de m'instruire ! J'ai quand même réussi à ne tuer personne chaque fois que le vent se levait, mais ça n'est pas grâce à elles !

— Vieilles *gruies* ? interrogea Lise, perdue.

Adjara haussa les épaules et expliqua :

— Des grues qui sont également des truies.

De mon côté, je ne commentai pas l'histoire qu'on venait de me raconter puisque j'en avais autant à son service, des supplications maternelles. Mais je la dévisageai plus attentivement. « Vent qui se lève » ? « Ne tuer personne » ? Oh Grande Mère ! Je frissonnai.

— Tu es une Typhon, soufflai-je.

Parfois, tout le talent d'une sorcière s'incarne dans un élément, et là c'est le drame. Cette fille était capable de déchaîner des tempêtes meurtrières. L'élever n'avait pas dû être de tout repos. Le chaton, réveillé par mon frisson, tenta une sortie. Je le renvoyai dans mon manteau d'une main tremblante et me tournai vers notre voisine :

— Lise ? demandai-je d'un ton suppliant.

Elle baissa la tête :

— Pyros, avoua-t-elle dans un murmure, et toi ?

Je fus sauvée de l'obligation de faire face à mes compagnes car je dus rattraper le chaton de justesse au moment où il jaillissait de ma manche pour fondre sur la chouette.

— Je vois des gens qui sont morts, dis-je d'un ton que j'espérais neutre.

## Chapitre 3

*Mardi 11 avril 2034*

Comme nous n'avions pas la moindre idée de ce qui était attendu de nous, nous nous séparâmes après avoir échangé nos numéros de mobile. Nous nous promîmes sans enthousiasme de garder le contact. À un moment, Lise avait évoqué la possibilité selon laquelle les Lignées s'étaient juste livrées à une de ces manifestations de libéralisme de principe dont elles avaient le secret de temps en temps. On pouvait espérer, qu'à l'instar des Journées du handicap (ou du harcèlement à l'école ; cochez la case du chantier ultra-urgent depuis cent trente ans) organisées par le ministère de l'Éducation nationale, elles se garderaient bien de les faire suivre d'effet.

Adjara avait approuvé l'hypothèse avec vigueur. J'avais hoché le menton pour faire chorus. Mais je n'étais pas convaincue. Cependant, ce n'était pas pressé, aussi pris-je congé de mes compagnes d'infortune sans leur faire part de mes réserves.

Je décidai de ne pas repasser à l'Étude de vingt-quatre heures. J'en informai Zalia par messagerie, évitant de parler

directement à mon oncle, déjà agacé par ma défection du lundi férié. Ce n'était pas très gentil pour mon amie, ce serait elle qui essuierait les averses des foudres avunculaires. Mais après tout, en tant que secrétaire, c'était son job d'annoncer les nouvelles désagréables.

Une fois arrivée chez moi, je me couchai, ne prenant que le temps d'enlever manteau, chapeau et chaussures. Je tombai sur mon lit, bien décidée à ignorer la journée qui s'annonçait et même la nuit suivante.

Quand je me réveillai dans le courant d'icelle, alertée par des piaulements lamentables, je me souvins d'un coup que j'avais charge d'âme. Je me précipitai dans le salon où j'avais abandonné mon grand manteau la veille, zappant dans mon épuisement qu'il était pourvu d'un habitant.

Le chaton était parvenu à s'en extraire. Il avait largement exploré son environnement pendant que je dormais. Un tapis ramené de Turquie par Navarre lui avait semblé parfait pour se soulager. Mon beau canapé de cuir rouge présentait désormais de fines éraflures le long des deux accoudoirs. On avait aussi joué comme un malade avec la coupelle de berlingots dont le contenu avait été réparti au petit bonheur la chance dans toute la pièce. Je jurai avec conviction lorsque je m'éclatai le pied contre un obstacle inattendu. Je baissai à nouveau le nez et contemplai, consternée, les débris d'une tasse à café bleu et or ramenée de Saint-Pétersbourg par la tante Edwige, sœur aînée défunte de mon défunt père. Si j'avais haï la vieille bique, une de ces tantes qui piquent du menton à l'ancienne, en revanche j'avais adoré cette tasse qui représentait pour moi toute la splendeur névrosée de la

fin de l'époque tsariste. Ce chat était donc un anarchiste en bouton.

Les cris ne cessaient pas mais leur origine n'était nulle part en vue. Je fis le tour du salon, cherchant à l'oreille. Évidemment, la bestiole se taisait dès que j'approchais, rassurée ou terrorisée par ma présence, si bien que je ne parvenais pas à la localiser. Ni présent, ni absent donc. Anarchiste de Schrödinger.

Je finis par délimiter un périmètre probable dans les environs d'une petite commode Louis XV. Le meuble était surchargé de biscuits de Sèvres. Zalia m'avait fait jurer de ne jamais me séparer de cet ensemble, héritage de ma mère, à moins de l'échanger contre un chèque émis dans la province de Dubaï.

Les bergères virevoltantes roses, bleues et or tremblaient légèrement sur le plateau, cerné d'une mini-balustrade de cuivre. Le tiroir du bas était entrouvert de deux ou trois centimètres. Je fronçai les sourcils : il était absolument impossible de se glisser là-dedans, non ? Les miaulements reprirent de plus belle. Pas de doute, la bête se cachait là. J'ouvris le caisson de marqueterie et n'y dénichai que le fatras de factures payées dont il était le dépositaire habituel. Mais de chaton point. Agacée, j'allais repousser le panneau de bois avec une force décuplée par mon énervement.

*Non ! Ne referme surtout pas !* avertit Herfauges d'un ton affolé dans ma tête.

Malgré moi, et malgré mes préventions à l'encontre d'Herfauges, je suspendis mon geste *in extremis*.

*Enlève-le complètement,* suggéra mon démon personnel.

Obéissante, je dégageai le tiroir de ses glissières, pour découvrir l'animal coincé contre le fond du meuble. Il tomba droit dans ma main en ronronnant. Si j'avais persisté dans mon idée première, j'aurais récupéré une poignée sanglante de poils et d'os. Ma tête s'emplit d'un intense sentiment de soulagement qui ne venait pas de moi. Sidérée, je contrevins à ma propre règle de ne pas lui répondre et interrogeai :

*Vous aimez les chats, vous ?*

Un silence obstiné et boudeur fut ma seule réponse. Je me laissai tomber sur mes fesses et partis dans un fou rire nerveux irréprensible. Herfie ! Ce tueur psychopathe, recherché par tous les Cénacles d'Europe, pour des crimes dont la liste aurait pu occuper un fichier entier de la NSA, tremblant pour la survie d'une boule piaulante d'environ trois cents grammes tout mouillés !

Mes yeux s'emplirent de larmes, je reniflai sans pouvoir m'arrêter. Je voulus me moucher pour reprendre ma respiration normale. D'instinct, ma main pleine de chat monta jusqu'à mon nez. Et le fou rire se transforma aussitôt en salves d'éternuements d'une violence rare. Le bestiau m'échappa en feulant. Il fila se cacher à nouveau quelque part tandis qu'une voix rageuse s'exclamait :

*Bien fait !*

Je ne répliquai pas, trop occupée à foncer à la salle de bains pour plonger dans mon flacon d'antihistaminiques. Lorsque j'eus enfin maîtrisé la crise, je me munis de gants en plastique et d'un carton et me lançai de nouveau à la recherche de l'empoisonneur. Je fouillai en vain tout l'appartement avant de le découvrir enfin niché sur mon lit. Il ouvrit un œil pour bâiller

une adorable langue rose et des dents d'une blancheur de neige effilées comme des aiguilles qui tranchèrent féroce­ment sur son pelage noir. Puis il entreprit de déchi­queter ma taie d'oreiller.

*Il n'a rien avalé depuis vingt-quatre heures au moins !* gronda la voix féroce d'Herfauges avant de laisser derrière elle une impression de vide absolu.

Il tenait à me faire savoir qu'il n'était plus là.

Je me secouai et décidai de suivre le conseil subliminal. Une darne de saumon décongelée à la hâte fit l'affaire du fauve. Il s'endormit aussitôt après dîner sur la serpillière que j'avais étalée sous sa gamelle improvisée. Je le pêchai avec le tissu et l'enfermai dans le carton, me gardant bien de rien toucher, même avec les gants que je n'avais pas quittés.

Puis, comme le jour pointait, je me douchai et m'habillai pour le bureau. Après mes extravagances de l'avant-veille, j'optai pour un ensemble simple, jean, chemisier à fleurs et sandales plates en tissu assorti au chemisier. Dans la glace de mon armoire, je jetai un coup d'œil que je me forçai à infléchir vers l'indulgence selon les conseils de Zalia, en mode coach « fashion et cuisine minceur ».

« — On est élevées à surestimer l'importance de notre appa­rence. Le pendant atroce du bidule, c'est que du coup, nous nous sous-estimons en permanence. Allume la lumière d'intel­ligence dans tes yeux et ensuite, seulement, pense à critiquer ton tailleur ! »

Le jour où elle m'avait dit cela, elle arborait une douteuse combinaison de python violet et un maquillage à faire peur à un voleur de voiture tché­chène. Elle avait surpris mon air dubitatif, haussé les épaules, et ajouté :

« — Moi, ça fait trois mille ans que je nage dans le patriarcat, je ne vais pas changer maintenant. Mais il y a encore de l'espoir pour toi. »

Si cela signifiait que je pouvais faire l'économie de la combinaison en python, j'en acceptais l'augure. Je refusai donc avec fermeté de me lamenter sur mon ventre toujours rondet. Si je pouvais désormais me taper un cent mètres sans mourir d'asphyxie à la fin, c'est que tout allait bien. Je décidai dans la foulée que j'avais le teint assez frais et l'œil assez brillant pour affronter le monde.

Le carton et son prisonnier sous le bras, je sortis.

Le petit matin parisien donnait à la ville cette couleur dorée qu'elle n'a qu'au printemps et les premiers jours de pluie d'automne. Je décidai de ne pas prendre le métro, ce serait plus pratique pour mener à bien le crime que je méditais. À savoir remettre le chat *grosso modo* à l'endroit où Navarre l'avait trouvé et lui laisser vivre sa vie de chat de gouttière, entre poubelles et joyeuses caves. Je n'imaginai pas une seconde que son existence se déroulerait comme dans les *Aristochats*. Mais puisque le simple effleurement de ses poils venait de me faire passer à ras du choc anaphylactique, il était clair que c'était lui ou moi. Zalia me suivrait sur ce terrain, j'en étais persuadée.

Je pris la rue de Jarente, obliquai à droite dans la rue de Sévigné puis fonçai par les Francs-Bourgeois. Au 55, une queue monstrueuse commençait déjà devant le Crédit municipal de Paris. Les gens chargés de valises, meubles et petits bibelots enveloppés avec soin encombraient la chaussée. Je grimaçai. Quand j'étais petite et que mes parents m'emmenaient en visite à Beaubourg (à ce nom, une bouffée de culpabilité me

bloqua soudain la gorge mais je la chassai aussi sec), nous passions souvent par là. Il n'y avait jamais de foule pareille. Sans doute pas depuis 1970. Mais la crise endémique du chômage, les trous faits dans les systèmes de retraite et les aides sociales les plus minimales que ne parvenait pas à compenser le revenu de base, trop faible, avaient laissé sur le carreau tant de Parisiens que « Ma Tante » connaissait une nouvelle et atroce jouissance. On venait mettre au clou ses maigres possessions. Et on n'était même pas à la moitié du mois...

Soudain, un homme en livrée fut éjecté de la queue sans ménagement. Il s'écroula devant moi. Instinctivement, je tendis le bras pour l'aider à se relever, manquant de peu de lâcher mon carton. Une main de femme se posa sur mon bras.

— Laissez, mademoiselle, ce pauvre type vient mettre les fourrures de sa patronne à l'abri à nos frais.

Je la fixai sans comprendre, tandis que d'autres énervés se chargeaient d'évacuer le type *manu militari*. Mon interlocutrice, une jolie vieille dame à chapeau qui serrait contre son cœur un cadre protégé par un tissu fleuri, soupira avec dégoût :

— L'hiver est terminé, Madame n'a plus besoin de ses visons. Au lieu de les envoyer en pension chez un fourreur qui les lui facturera bonbon, elle fait semblant de les mettre en gages. « Ma Tante » possède de remarquables caves réfrigérées pour ce genre d'articles.

Ma stupéfaction dut se lire sur mon visage car la dame haussa les épaules et siffla avec amertume :

— Qu'est-ce que vous croyez ? Les riches ne deviennent pas riches par hasard. Cet homme prend la place d'un autre auquel sa patronne refuserait de serrer la main. Dans six mois,

elle le renverra récupérer son bien pour une somme ridicule tandis que ses manteaux auront profité des services de cet État dont elle se plaint de payer encore les impôts !

La colère dans les yeux rougis était brûlante et mêlée d'une grande tristesse. Je calai le carton sous mon bras pour lui tapoter l'épaule avec compassion. Elle sourit.

— Ne vous frappez pas pour moi, gamine. Ce n'est pas seulement parce que je fais la queue ici depuis dix ans que je suis au courant de ce genre d'arnaques... Tout se paye...

Et me plantant là sur ses mots, elle reprit sa place dans la file en se détournant de moi. Conversation terminée. Pendant ce temps, l'homme en livrée avait été repoussé jusqu'au niveau du numéro 33. J'apercevais à peine sa casquette de chauffeur qui flottait de guingois au-dessus des têtes.

Je repris mon chemin vers la rue Beaubourg. Parvenue au niveau du métro Rambuteau, je pris une large inspiration et tournai résolument la tête vers la gauche. Je refusais d'assumer le trou béant et calciné qui s'ouvrait encore de l'autre côté. J'avais ma part de responsabilité dans ce cataclysme. Et si je n'étais pas très sûre de regretter le bâtiment défunt du musée d'Art moderne, ni même une bonne partie des œuvres qu'il avait contenues, en revanche, j'avais une horreur presque sacrée de la destruction de bibliothèques. Celle de Beaubourg avait été l'une des plus fournies de la capitale.

L'autre, et sans doute le plus conséquent, de mes remords tenait à la vague hyper sécuritaire qui avait déferlé ensuite à Paris. L'incendie avait été attribué au terrorisme ultragauche, tandis qu'une obscure fraction islamiste intégriste en revendiquait également la paternité. Seulement, les seconds ayant

l'habitude de revendiquer jusqu'aux épidémies de grippe, personne ne s'était donné la peine de les prendre au sérieux.

Le gouvernement en revanche avait sauté sur l'occasion et sur les premiers pour donner un tour d'érou supplémentaire à l'étau dans lequel il enfermait depuis quarante ans toute tentative un peu contestataire sur le sol national. La valse des fichiers S avait accompagné la chute des cendres du grand bâtiment.

Repentante, je hâtai le pas, slalomant entre les quelques touristes matinaux qui visitaient le cratère avec la même tranquillité avec laquelle ils avaient jadis arpenté le musée. Aussi vite que je pus, encombrée de mon fardeau, je parvins au jardin du CNAM et délivrai mon otage dans la pelouse.

Puis, je repris mon chemin, le cœur délivré d'un poids. Je traversai le boulevard Sébastopol pour me planter devant la porte de l'Étude. Le vantail de chêne aux afféteries néogothiques s'ouvrit sans protester lorsque j'apposai ma main sur la serrure palmaire. Quelqu'un avait laissé la lumière dans le hall monumental, et la verrière, cinq étages plus haut, se répandait en vagues vertes et violettes selon que les rayons traversaient fleurs ou feuilles de verre.

Je retins un gloussement. Depuis deux ans que nous étions ici, je n'étais toujours pas accoutumée à l'architecture particulière de l'endroit. Pas au point de cesser de rire. L'Étude est l'un de ces faux immeubles parisiens, seulement construit pour servir de façade ornementale au pâté de maisons donnant sur la rue de Palestro. Du coup, tout est ornemental aussi à l'intérieur, mais rien n'est conçu pour y habiter. Mon oncle l'avait eu pour une bouchée de pain.

De là où j'étais, en bas, je distinguais les coursives qui desservaient les cinq étages. Les escaliers monumentaux s'arrêtaient net au premier, pour être remplacés par des marches en colimaçon qui grimpaient de niveau en niveau jusqu'au toit lointain, mi-ardoises mi-verrière. Le bâtiment en lui-même ne faisait pas dix mètres de large et la moitié en était prise par ce hall disproportionné qui faisait semblant d'être gigantesque. Seuls le toit et le rez-de-chaussée prenaient toute la largeur de l'édifice.

L'entrée était si vide d'ailleurs que nous l'avions « habillée », comme disait Zalia, de gros fauteuils de style Louis-Philippe blancs et dorés sans doute volés à une cérémonie de mariage dans la famille Trump. Des rideaux de brocart rouge dévoilaient les murs de la façade sur cinq mètres, telles les bannières du parti nazi à Nuremberg. Un lézard des murailles déguisé en dragon impérial, monstrueux et minuscule à la fois, voilà ce qui décrivait assez bien mon lieu de travail...

Les quatre premiers niveaux servaient d'entrepôts divers et d'archives, le cœur battant de mon oncle, tandis que le cinquième était réservé au bureau. Cela peut paraître assez peu commode : pourquoi monter si haut quand on a le choix ? Néanmoins, il s'y nichait une logique esthétique et pratique à la fois. D'abord, le mécanisme de l'horloge s'étalait derrière une vitre transparente qui donnait droit sur cet étage, et c'était une vision très agréable. Ensuite, c'était le seul endroit que nous pouvions reconvertir en open space pour une sombre histoire de murs porteurs.

J'escaladai les escaliers d'un pas allègre, jetant un regard distrait et affectueux à l'angelot du palier. Cela faisait presque un

an que je ne lui parlais plus. J'en pris conscience : j'avais perdu l'habitude de tailler la bavette avec les statues, pouvait-on en conclure que j'allais mieux ?

Je pénétrai dans le bureau commun où, comme de juste, mon oncle et Zalia étaient déjà au travail. Il étudiait un document quelconque et Zalia se battait avec une pince à recourber les faux cils. Je faillis buter dans un coffre monumental abandonné au milieu de la pièce. Je le contournai non sans mal : notre open space est long de trente mètres mais large de cinq, ce qui ne laisse guère de place.

J'allais m'installer à ma table de travail sans que quiconque ait fait mine de noter ma présence, malgré le bonjour timide lancé à la cantonade à l'entrée. Mon oncle boudait sans doute à cause de mon absence la veille. Zalia se cantonnait dans une invisibilité prudente et pailletée. Mais cela ne devait pas être très grave, sinon elle se serait déjà réfugiée dans notre salle de bains pour changer de coiffure ou tester un nouveau gloss.

Je décidai de faire comme eux : la gueule. Je saisis un document en haut de la pile sur mon bureau, en fronçant les sourcils. Le froncement s'accrut vers le désespoir en constatant le sujet du mémo. Oh non, un divorce ! Encore un !

## Chapitre 4

*Mercredi 12 avril 2034*

Les survivants de l'épidémie de Roméo et Juliette de 2032 n'en finissaient pas de se séparer. Bien que l'histoire se fût achevée dans un grand massacre final suivi de répliques isolées ici et là, comme après un tremblement de terre, il était demeuré pas mal de couples en vie ; dès lors que l'artefact farfelu de Robin Artisson avait cessé son effet sur leur psyché.

Le résultat de ces unions mal assorties, conjugué au manque de précision chronique des lettres-accords concoctées à l'époque par mon oncle, était une autre catastrophe : chaque membre du couple en voie de dissolution tentait par tous les moyens d'avoir la peau de l'autre. Comme si, délivrés de la passion amoureuse, ils tombaient dans une autre. Homicide, celle-là.

Il ne nous était rien épargné, ni les demandes de garde exclusive du chien (grâce à la Grande Mère, aucun des tourtereaux n'avait eu le temps de se reproduire) ni les exigences de partage rigoureux du service à thé en argent offert par la

tante Léocadie. Dans l'un des cas, il avait même fallu faire appel à un céramiste de la manufacture de Sèvres pour un ensemble impair de trembleuses en porcelaine. L'une des délicates petites tasses à chocolat datant du XVII<sup>e</sup> siècle dans leurs coupelles très enfoncées avait été scrupuleusement découpée en deux par notre Salomon de la vaisselle précieuse.

Zalia et lui en avaient pleuré pendant quinze jours. Dans les bras l'un de l'autre, loin de Corben, le compagnon officiel de notre sirène. Brave fille, notre Zalia avait quand même concocté un chant d'oubli à l'usage de son amant occasionnel lorsqu'ils eurent fini de se reconforter. Si bien que le céramiste retourna dans sa manufacture en ne se rappelant rien, ni du crime artistique qu'on l'avait forcé à commettre ni de la fougueuse amante qui l'en avait consolé.

Je notai les réponses contradictoires de l'avocat d'une lamie quittant avec fracas son conjoint, un kraken qui avait tenté de l'étouffer sous ses ventouses. Avec leurs bêtises à tous, nous aurions certes du travail jusqu'à l'an 3000 au moins. Mais je leur en voulais énormément : j'aurais préféré qu'ils ne confirment pas mon intuition quant à la fragilité de la passion shakespearienne.

*C'est clair que ça ne va pas arranger ton romantisme échevelé naturel, ma petite guimauve !* susurra Herfauges avec perfidie.

Je fus sauvée de la tentation de répliquer par l'interphone de la porte du rez-de-chaussée. Je levai la tête de mon maudit papier. Géraud n'avait rien entendu, comme de juste, perdu dans sa concentration surhumaine coutumière. Zalia avait disparu pendant que j'étais focalisée sur mes dossiers. La tension était peut-être montée et je ne m'en étais pas aperçue. Je

soupirai puis descendis ouvrir à la nouvelle catastrophe sans prendre le temps de consulter mon écran qui m'aurait renseignée sur l'identité du visiteur.

C'était le facteur. Je lui souris avec un soulagement indicible. On ne se rend pas toujours compte à quel point cela peut être agréable de rencontrer des gens dépourvus de tentacules. Il me tendit un lot de lettres et de colis, certains venus du Japon et adressés à Zalia. Je frémis en songeant au potentiel de nuisance massive en matière d'élégance exotique de ces paquets. Mais je les réceptionnai tout de même et les entassai derrière moi avant de signer la tablette du bonhomme d'une empreinte consternée. J'allais refermer la porte quand il m'arrêta. Il pêcha une ultime chose dans son sac, me la fourrant d'autorité dans la main :

— Ah, au fait, j'ai retrouvé votre chat. Il dormait là-devant.

Il s'en fut avant que j'aie pu protester. Le vantail claqua. Je restai stupéfaite une seconde, puis lâchai aussitôt la bête ainsi qu'une salve d'éternuements formidables. Zalia surgit dans mon dos à cet instant. Elle me tendit un mouchoir, scrutant chaque mouvement de la bestiole à nos pieds avec une méfiance qui frôlait la panique.

— Tu as essayé de t'en débarrasser, c'est ça ?

Je hochai la tête, incapable de répondre. J'étais en train de me noyer dans mes propres sinus. Mon amie me tapota l'épaule avec une compassion non feinte.

— Alors, il va falloir trouver un truc pour te désensibiliser, fissa.

Je reniflai :

— Quoi ?

Zalia fit un écart, le chat avait tenté de sauter sur sa cheville.

— Tu l'as pris comme familier, hein ?

— Oui ?

Et tandis qu'elle reculait avec nervosité vers l'escalier, sans quitter son adversaire des yeux, elle souffla :

— Ben, les familiers sont attachés à leur sorcière, j'ai entendu dire. Tu ne peux PAS le perdre. Même si tu l'abandonnes sur une île du Pacifique. Il reviendra toujours.

Elle fit une pause, gravissant une marche après l'autre en sens inverse.

— Il faut prévenir ton oncle !

Sur ces mots, elle sembla se raviser et quitta son perchoir avec prudence. Elle fit un autre large et inutile détour car le chat semblait avoir perdu tout intérêt pour sa personne. Pour l'heure, il s'attaquait aux glands d'or des embrasses à rideaux de la fenêtre du rez-de-chaussée. Mais c'était une feinte : lorsque Zalia atteignit la porte d'entrée, il fonça dans sa direction. Mon amie le repoussa d'un pied tremblant mais sans brutalité, ce qui en disait long sur sa maîtrise d'elle-même. Dans le même état de terreur névrotique, j'aurais pulvérisé la bestiole.

Au moment de sortir, elle ouvrit son portable et commença à pianoter quelque chose. Puis le vantail se referma sur elle et je la perdis de vue. Je restai à nouveau seule avec le fauve qui, indifférent à ma présence, se laissa tomber sur ses fesses. Cela lui permit de les lécher abondamment. Le contemplant d'un air morne, je m'écroulai sur le fauteuil ornemental à côté de l'escalier.

Le siège grinça tandis qu'il m'avalait avec voracité dans son coussin trop mou. Ses volutes blanches et ses dorures, ses pieds chantournés en forme de col de cygne, son tissu rose thé arbo-

rant de vertes marquises et de blonds bergers disaient bien qu'il était là pour faire joli. Il était impensable que quiconque imagine déposer une chose aussi prosaïque qu'un postérieur dessus. J'ignorai la protestation animiste et me concentrai sur mon problème.

En principe, je ne détestais pas les chats. À condition de ne les croiser que sur l'écran de mon ordinateur, en compagnie de tous les autres « lol animaux » de passage sur Internet. J'étais parvenue à compatir avec un hérisson devenu chauve à la suite d'une maladie qui avait fait tomber tous ses piquants. Le pauvre animal présentait pourtant quelque peu l'aspect d'un testicule pourvu de pattes et d'yeux. Les photos de tardigrades ou de platypus me faisaient craquer d'attendrissement naïfs. Les renardeaux me plongeaient dans des heures d'émoi sirupeux. Même les bébés tapirs tiraient sans mal sur ma corde sensible. Mais en vrai, c'était autre chose. Et l'allergie n'était qu'une partie du souci.

Toute ma vie, mes rapports avec les animaux de tous les genres avaient été rares et empreints d'une certaine distance. Il y avait eu la lignée de caniches abricot de ma mère, il est vrai. Cependant, ils lui appartenaient à elle et je n'étais pas chargée de les promener du fait de mon handicap. Les animaux, comme d'ailleurs le plus gros de l'espèce humaine, faisaient partie de *l'extérieur*, ce dehors si dangereux dans lequel je ne pouvais faire un pas sans risquer l'agression fantomatique. Je m'en méfiais donc. D'instinct.

Ce qui n'est pas un bon départ pour une relation qui s'annonçait assez longue : un matou bien soigné pouvait atteindre sans forcer les dix-sept ans.

— Tu peux en compter trente, voire quarante, pour un familier, ma chérie, dit Géraud en réponse à mes pensées moroses.

Je sursautai. Je ne l'avais pas vu ni entendu descendre. Géraud faisait peu de bruit en se déplaçant. Sauf quand il le désirait.

— En fait, tant que tu vivras, modula-t-il après réflexion. Je crois que c'est comme ça que ça marche.

— Les caniches de maman n'ont jamais duré si longtemps ! protestai-je avec véhémence.

Géraud haussa les épaules avec lassitude.

— Ta mère n'était plus une sorcière, au sens strict du terme. Toi, il semble que tu sois en passe de le devenir. Je suis navré, ma chérie, il va falloir faire avec.

Le désespoir m'envahit. Pendant ce temps, le chaton, oubliant ses parties génitales, considérait Géraud avec attention. Il se redressa et, d'un pas tranquille, comme si ses trois cents grammes régnaient depuis toujours dans notre bâtiment, il se frotta contre les jambes de mon oncle. Celui-ci s'en saisit et commença à le caresser.

— Vous auriez pu me prévenir ! sanglotai-je.

Tandis qu'il gratouillait la gorge du félin, mon oncle se défendit :

— Désolé, répéta-t-il, je n'avais pas la moindre idée du plan de ces vieilles chouettes. Résigne-toi, tu l'as pour la vie. (Il fit une pause.) Ou plutôt, c'est lui qui te possède pour la durée de votre existence commune.

— Existence qui ne se prolongera pas très longtemps, si cette terreur reste dans mon voisinage ! Je peux à peine respirer, et il est à deux mètres de moi !

Géraud fronça les sourcils.

— Évidemment, c'est un problème.

— Comme tu dis. Et je ne connais aucun sort capable de maîtriser mes allergies. Ma mère en a essayé des centaines toute ma vie.

Géraud secoua la tête, l'air soudain distrait, continuant de caresser le chat. Puis un son grave, à la limite de l'audition, envahit la pièce. Le bourdonnement s'intensifiait à mesure que les mains de mon oncle passaient et repassaient sur le pelage noir suivant un rythme lent mais inexorable.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je, angoissée.

Mon oncle secoua la tête à nouveau, m'enjoignant au silence. Il arborait cette expression lointaine de concentration ultime. Ses longs doigts glissaient en tous sens autour de la bestiole qui, inconsciente du barouf alentour, ou persuadée qu'il s'agissait du ronronnement d'une plus grosse bête qu'elle, se laissait faire avec une extase indécente. Malgré mon angoisse, je fronçais les sourcils, un peu choquée. C'était une autre chose qui m'ennuyait chez cette espèce : leur manque absolu d'inhibition. Je me mordis les lèvres, soudainement honteuse. Je n'étais pas obligée d'imposer mes névroses au règne animal.

Puis la vague sonore redescendit comme si elle s'était écrasée sur une plage lointaine. Le silence relatif d'une pièce de plain-pied dépourvue de doubles vitrages sur une artère parisienne nous enveloppa à nouveau, entre deux coups de klaxon.

Géraud releva le menton et me tendit d'autorité son fardeau ronronnant. Obéissante, je le saisis. Au passage, une autre bouffée d'agacement m'envahit, j'avais tellement confiance en mon oncle que c'en était pathétique. J'ouvris la bouche, me

préparant à la salve d'éternuements redoutables qui n'allait pas manquer de suivre. Puis je la refermai. Je ne ressentais rien. Pas la moindre démangeaison, le plus petit gratouillis, le plus infime picotement. Je respirais aussi mal que d'habitude dans les microparticules et les gaz lourds de notre grande métropole.

— Qu'est-ce que tu as fait à ce chat ? répétais-je en avalant ma salive.

— Je l'ai entouré d'une bulle de temps en avance d'une nanoseconde sur le tien, répondit-il. Et pour faire bon poids, j'ai décalé le tout sur une réalité très légèrement alternative.

Je laissai mon esprit jouer tout seul au tennis avec les notions de « réalité très légèrement alternative » et « temps en avance d'une nanoseconde ». De toute façon, il allait perdre, genre six-zéro, six-zéro et l'important était que je cesse d'éternuer une minute.

— Combien est-ce que cela t'a coûté ? demandai-je d'un ton sévère.

Il haussa les épaules.

— Un lustre tout au plus, et je ne suis pas à ça près, ma chérie, fit-il d'un ton rassurant.

Je fronçai les sourcils à mon tour.

— Géraud, arrête de me paterner, tu veux bien ? Je suis une adulte à qui on peut dire la vérité pour changer. Tripatouiller le temps, OK. Je veux bien que ça ne te coûte pas grand-chose. Mais la réalité ? Mon cul !

Il me fixa d'un regard outré, un de ces regards qui un an plus tôt m'auraient fait rentrer sous terre en tremblant. Je ne savais pas bien si c'était ma grossièreté ou le fond de l'affaire qui le mettait dans cet état et je m'en fichais. Je me retins juste

de taper du pied d'énervement : ça n'aurait pas très bien collé avec mon affirmation de maturité. Déjà, se mettre à brailler qu'on est majeur n'est pas la meilleure façon de le prouver... voire la pire.

— D'accord, c'est plus que ça, concéda-t-il du bout des lèvres. Mais cela va t'aider de le savoir ?

— Tu n'as pas besoin de m'aider tout le temps, nom de la Grande Mère ! Je peux faire face !

— À tes allergies ?

— Je ne parle pas de ça et tu le sais très bien !

Ma voix dérapait dans les aigus d'une façon qui sonnait désagréable à mes propres oreilles. Zalia me sauva d'une réplique encore plus regrettable sans doute en entrant chargée comme un baudet. Elle laissa tomber à nos pieds un énorme carton venu du Monoprix voisin. Elle en tira deux sacs de dix kilos chacun, l'un de croquettes vitaminées bio (quoi que cela puisse vouloir dire dans ce cas précis), l'autre de litière en granules de végétaux compressés, un grand bac jaune destiné à la litière, une gamelle bleue Hello Kitty, une panière en forme d'igloo rose en peluche et à voilages semés de petits cœurs et, pour finir, un ravissant collier orné de faux diamants verts. Là-dessus, elle fila dans l'escalier avant d'être repérée par le bénéficiaire de tant de largesses.

— La bonne place pour tout ça, c'est sous l'escalier ! Et je ne veux pas le voir dans le bureau ! cria-t-elle sans se retourner.

Perplexes, Géraud et moi contemplâmes le fatras tandis que le chat tendait une petite tête intéressée. Il s'agita. Je le déposai avant de voir ma main transformée en lacs de griffures venues du futur.

— Et trouvez-lui un nom ! fit encore la voix de mon amie tombant des hauteurs du troisième étage.

*Dans un des romans que j'ai lus quand j'étais « invité » ici, il y avait un chat qui s'appelait Pétronius, il voyageait dans le temps, intervint Herfauges, sans prévenir comme d'habitude.*

*C'est une chatte !* répliquai-je, les événements m'ayant fait oublier que j'étais censée ne plus adresser la parole à ce sociopathe.

*Pétronia, ça marche aussi.*

*Peut-être.*

## Chapitre 5

*Mercredi 12 avril 2034*

Je ne sais comment je trouvai l'énergie de suivre Géraud dans le bureau. La matinée était à peine terminée que j'étais déjà épuisée. Toutefois, je m'assis à nouveau sur mon fauteuil ergonomique avec soulagement. « Peut-être Pétronia » reléguée en bas, j'aurais sans doute le loisir de m'habituer à sa présence dans ma vie. Sur le tas de documents étalés devant moi, je trouvai un panini tout chaud. Je jetai un regard de reconnaissance éperdue à Zalia qui grommela :

— Ouais, ben, pour le café, faudra que tu fasses la commande toi-même ! Je ne redescends pas si l'entrée n'est pas sécurisée !

— Soyons sérieux, Zalia, il ne va pas vous manger ! fit mon oncle, agacé.

— Il en crève d'envie et ça me suffit, répliqua notre secrétaire d'un ton aigre.

Sur ces mots, elle se leva avec dignité et entreprit de déménager le coffre énorme qui encombrait le passage.

— Viens m'aider, ma chérie, ce truc pèse un tigre mort, fit-elle en soufflant.

Je suppose que la comparaison avait été choisie à dessein. J'abandonnai mon panini à regret pour me porter à sa rescousse. Le meuble était très lourd en effet. Je fus obligée de me mettre à genoux devant pour le pousser de toute la force de mes bras, appuyée par celle de mes cuisses, dans la direction indiquée.

— On va le mettre dans la salle d'attente, déclara-t-elle.

Je profitai du fait que j'avais le nez collé dessus pour considérer l'objet avec plus d'attention. Les panneaux étaient des plaques d'un métal sombre et sans doute antique, peut-être du bronze, sculptées de signes ressemblant à de l'écriture cunéiforme (mais aucune que je me souvienne avoir étudiée), le tout riveté sur une structure de bois dense bicolore. Ébène et santal. Le parfum de ce dernier, quoique très ténu, flottait dans toute la pièce.

C'était très beau, bien que l'effet fût un peu gâché par un compteur très moderne, lui, qui égrenait ce qui pouvait représenter des chiffres. Le temps que nous mîmes à pousser la chose dans la pièce voisine, l'affichage se modifia avec une régularité de métronome. Cela comptait en secondes, semblait-il. Beaucoup de secondes. C'était tout ce que je pouvais affirmer. Cela et le fait que, si je n'avais pas eu à l'instant d'autres préoccupations, j'aurais peut-être vendu un morceau de mon âme pour connaître l'alphabet auquel nous avons affaire. On ne colle pas un texte ancien dans une langue inconnue sous le nez d'une paléographe sans lui titiller des zones érogènes saugrenues et délaissées par le commun des mortels.

Nous parvînmes à déplacer le coffre à l'endroit prévu. Là, Zalia nous arrêta d'un geste. Après l'avoir débarrassé des magazines de mode et automobiles dont il était encombré, elle s'empara de l'épais plateau de verre fumé de notre vieille table basse comme s'il ne pesait rien. Petite comme elle était, on oubliait souvent qu'elle était dotée d'une force sinon herculéenne du moins proportionnellement étonnante. Elle le remisa de côté contre le mur de l'entrée, puis, sans explication, embarqua la structure délaissée de la table sur le palier.

Une fois de retour, elle me fit signe de continuer à faire glisser notre fardeau jusqu'à l'endroit occupé auparavant par la table. Lorsque je réussis à l'y coller, elle y déposa le plateau de verre par-dessus, ainsi que les magazines. Alors, elle considéra l'ensemble d'un œil critique.

— Ça jure, non ?

— Quoi donc ? fis-je, perdue.

— Ce verre et le bronze ? Tu trouves que ça va ensemble ?

Je contemplai son échafaudage d'un air perplexe. Déjà, je ne comprenais pas l'utilité de la manœuvre : un coffre, c'est censé s'ouvrir, si on colle un truc lourd sur le couvercle, ça fonctionne tout de suite beaucoup moins bien. Zalia prévint l'objection d'un petit geste virevoltant de la main :

— Le patron m'a demandé de lui trouver une place discrète, expliqua-t-elle.

J'hésitai. Zalia secoua la tête et affirma d'un ton péremptoire :

— Non, décidément ça ne va pas du tout. Reste là.

Je restais plantée comme une potiche tandis qu'elle filait à grandes enjambées vers notre dortoir contigu au bureau, celui

qui nous sert en cas de crise. Elle revint chargée d'un reste de lé de brocart vert et or dont on avait jadis confectionné les rideaux du bureau et le disposa en nappe sur son œuvre. Nous avions donc devant nous une table basse drapée de brocart, certes un peu massive, mais acceptable dans l'ensemble.

— Ce n'est pas ce que j'appellerais discret, dis-je avec prudence, tant Zalia paraissait énervée. Mais au moins ça ne jure pas avec les rideaux. Et surtout personne ne peut soupçonner ce qu'il y a dessous.

Zalia approuva d'un coup de menton sec, me renvoyant à mon panini avec une courtoisie minimale. J'obtempérai, soulagée, tandis que la porte de la salle de bains claquait dans son dos. La Grande Mère savait ce qui en sortirait !

— Ch'est quoi, che coffre ? mâchouillai-je à l'adresse de mon oncle.

— Mhm ? fit-il sans lever la tête.

— Le coffre ? Il vient d'où ?

Géraud leva la tête :

— Je n'en sais rien.

— Hein ? Mais ça pourrait être n'importe quoi ! m'exclamai-je en songeant nerveusement à tous les attentats commis dans la capitale ces derniers temps grâce aux bons soins de la Poste.

Ils ne visaient en général que des particuliers ciblés soit par l'extrême droite, soit par les terroristes religieux de tout poil. Aucun genre de barbus n'est à l'abri de ses intégristes et de ses abrutis. Dieu vomit les tièdes, c'est bien connu. Et si on tente de Lui administrer de la Nautamine, il se trouve toujours un crétin bas du front pour avoir la nausée à Sa place.

Résultat : les athées prenaient de tous les côtés ces derniers temps, les journalistes même combat, les femmes jouaient également dans ce registre œcuménique explosif, sans parler des athées femmes militantes et journalistes qui cherchaient clairement les ennuis. Mais une fois, trois colis piégés avaient sauté quelques heures avant leur remise dans un centre de tri et tué une trentaine d'employés.

Mon oncle haussa les épaules avec sérénité et se replongea dans son parchemin.

— C'est *sûrement* n'importe quoi. Ce sont des féaux du Haut Cénacle de Dame Bathilde qui nous l'ont fourgué ce matin avant ton arrivée, ils n'avaient pas non plus la moindre idée de ce que c'était. *Elle* doit passer ce soir nous donner des explications.

L'intervention des féaux dans le paysage écartait la menace du colis explosif : les Éternels règlent leurs comptes de façon musclée et directe. Je gémis tout de même intérieurement. Cela faisait des mois qu'il ne s'était rien passé d'extraordinaire ni d'angoissant, et j'avais beau me plaindre de la monotonie générée par la profusion de divorces shakespeariens, j'avais espéré m'ennuyer avec suavité quelque temps encore. La mention du Haut Cénacle de Dame Bathilde rendait ce souhait illusoire.

Nous nous remîmes au travail de conserve. Géraud manifesta fermement son désir de se plonger dans ses dossiers en collant la bande originale de *Koyaanisqatsi* de Phil Glass sur les enceintes générales. En boucle, ce qui, avec Phil Glass et son amour du répétitif, confinait au pléonasme.

De mon côté, tout en éclusant plaintes contradictoires et clauses d'exclusion, je soupesais mornement l'intrusion dans

mon existence d'un familier à poil et de deux consœurs sorcières, légèrement plus originales que la moyenne.

*La confrontation de tes donzelles avec Géraud va être amusante*, glosa Herfauges tandis que le soleil s'éteignait lentement derrière nos fenêtres.

Je relevai la tête pour constater qu'il était plus de vingt heures et que Zalia n'était toujours pas ressortie de la salle de bains. Cela devenait de plus en plus inquiétant. Les cuivres et les orgues de *Koyaanisqatsi* résonnaient pour la troisième ou quatrième fois, à raison d'une heure vingt-cinq chaque coup.

Je me retenais encore de répliquer un truc acerbe à mon démon personnel quand six vampires et un être humain se matérialisèrent dans la pièce. Navarre s'adossait négligemment à la cheminée éteinte et Demoiselle Anne, Dauphine du Cénacle de Dame Bathilde, siégeait désormais en face de Géraud, flanquée de quatre vamps de moindre rang, dont le Second de Cénacle, lui-même. Ce dernier tenait dans les bras un homme mince d'une trentaine d'années, très brun, avec des yeux très noirs qui pétillaient d'on ne savait quoi. Terreur ou joie d'avoir été transporté à vitesse vampire, je l'ignorais.

Géraud tiqua, tout ce beau monde n'avait pas eu l'élémentaire politesse de s'annoncer. Seul Navarre bénéficiait d'une dispense spéciale, à condition toutefois qu'il n'en abuse pas en changeant sans prévenir la musique de la playlist au passage. En l'espèce, je sus rien qu'à son sourire approbateur que Navarre ne toucherait pas à la musique et que nous en étions quittes pour un cinquième passage au moins.

Toutefois, mon oncle consentit à baisser le son. J'entendis s'ouvrir et se fermer la porte de la salle de bains : Zalia n'avait

pas envie de faire d'efforts. Elle continuait de bouder dans son antre.

Anne se carra dans le fauteuil, nous gratifiant tous de son sourire de ravissante idiote. Elle savait pertinemment qu'il nous crispait sans mesure. Lorsque nous l'avions rencontrée six ans plus tôt, elle nous avait bien menés en bateau avec. À chaque nouvelle entrevue, elle se faisait un plaisir de gourmet de nous le resservir de toutes ses dents parfaites et jusqu'à la nausée. Elle présenta solennellement ses salutations à mon oncle. Auxquelles elle rajouta dans ma direction un incongru :

— Salut papi.

Géraud lui jeta un regard chargé d'incompréhension. Je me raidis.

*Elle sait que vous êtes là, cette peste ?* demandai-je à Herfauges, lui adressant la parole sans provocation de sa part sans doute pour la première fois depuis qu'il s'était installé sous mon crâne.

*Évidemment, c'est ma Dauphine !* grogna Herfauges, et sur un tout autre ton il ajouta : *Salut chérie !*

Anne ferma lentement les yeux en réponse, comme un gros chat devant un bol de crème et comme si elle avait entendu parler son progéniteur depuis ma cervelle.

*Ce n'est pas exactement comme ça que ça se passe, nous avons notre propre canal,* me renseigna obligeamment Herfauges. *Ne réagis pas, elle fait ça juste pour t'ennuyer.*

*Elle ne nous entend pas, là ?* demandai-je, furieuse.

*Non, mais ça marche,* répliqua-t-il, hilare.

Je sentais sa gaieté jusque dans mes entrailles, et un sourire étranger montait à mes lèvres contre mon gré. Cela me rendit d'autant plus furieuse.

*Quoi, qu'est-ce qui marche ?*

*Elle t'emmerde.*

Je ne répondis pas. Il avait raison. Je n'allais pas lui offrir la satisfaction d'en convenir. Géraud secoua la tête avec réprobation devant les facéties incompréhensibles pour lui de notre invitée.

— Vous transmettez mes respects à Dame Bathilde, fit-il. Nous avons bien reçu votre colis, je suppose que vous venez nous apprendre qu'en faire ?

Anne se nicha dans son fauteuil, lui renvoyant un nouvel éclat de son fabuleux sourire.

— Les Cénacles connaissent actuellement une sorte de crise ministérielle doublée d'une complication de succession, cher monsieur Géraud. Si la première ne vous concerne pas, la seconde en revanche joue tout à fait dans vos cordes.

Géraud hocha la tête, presque approbateur. Anne s'était montrée parfaite à cet instant selon ses critères : polie, directe et claire. D'un geste, il l'encouragea à continuer.

— Vous avez entendu parler de l'attentat de l'opéra Bastille ?

C'était une question rhétorique. Non seulement nous en avions entendu parler, mais nous l'avions entendu tout court des fenêtres ouvertes de l'Étude. Paris était en ébullition depuis que, une semaine plus tôt, un groupe terroriste non identifié était parvenu à faire sauter la grande salle de spectacle pendant la première de Don Giovanni. La déflagration avait été assez puissante pour faire voler en éclats les fenêtres des immeubles alentour, transformer l'Opéra lui-même en un tas aplati de gravats fumants et réveiller les voisins jusqu'à la place du Châtelet, la gare de Lyon et la République. Trois cents

personnes environ y avaient trouvé la mort. On recherchait encore des corps sous les décombres.

La police accusait mollement un groupe indéterminé de jihadistes. Mais personne ne l'avait sérieusement revendiqué, sauf les restes dépenaillés de l'antique État islamique agonisant au milieu des ruines de la Syrie. Les Nord-Coréens n'avaient rien dit eux, au moins.

Géraud leva la tête, en alerte :

— Oui ?

— Cette explosion malencontreuse a décapité l'intégralité du Cénacle Majeur, annonça sereinement Anne, sans faire mine de regretter quiconque. TOUS les membres fêtaient ce soir-là les deux mille cinq cents ans du Maître de Cénacle en écoutant avec lui son œuvre classique préférée. Une seconde après le grand boum, il n'en restait plus que les féaux de garde à la demeure du Maître.

— Alléluia ! s'exclama Navarre, inexplicablement ravi. Et il ne reste absolument personne, vous êtes sûre ?

— C'est très dommageable, commenta Géraud avec un regard avertisseur à notre ami qui se le tint pour dit, et je comprends bien que des histoires d'héritage ne vont pas tarder à se faire jour : le Cénacle Majeur possédait la moitié du huitième arrondissement. Mais d'habitude, on ne vient pas me voir si tôt...

Cette fois, ce fut au tour d'Anne de paraître perplexe :

— Que voulez-vous insinuer ?

Géraud soupira.

— En général, lorsqu'un clan – surtout un très grand clan – se voit entièrement massacré, il s'ensuit une période trouble

où tout le monde s'épie et/ou tente de trucider les prétendants les plus proches. Et d'ordinaire, cela met plus de quinze jours à se décanter. De plus, je vous avoue ma surprise : je n'ai entendu parler de rien.

Anne haussa les épaules.

— Les féaux du Cénacle Majeur ne sont pas des imbéciles, expliqua-t-elle. Ils ont caché la nouvelle, se sont aussitôt tournés vers mamie et se sont mis sous sa protection.

— Vers Dame Bathilde ? demanda tranquillement Navarre qui semblait encore tout joyeux de la nouvelle mais qui se contenait assez bien. Et vous prétendez que ce ne sont pas des imbéciles ?

Géraud se contint pour ne pas glousser. Les vampires s'agitèrent dans le dos de leur Dauphine. L'homme qui les accompagnait réprima un rictus bref. Cela attira mon attention sur lui. Je constatai au deuxième coup d'œil qu'il était plutôt séduisant avec son visage osseux surmonté de pommettes presque tranchantes qui accentuaient l'effet perçant de ses prunelles noires. Il était bien fait dans un genre trop mince, à moins que sous ce costume neutre ne se cachent des muscles de danseur ou d'escaladeur.

Anne fit un petit geste désinvolte de la main comme pour envoyer les paroles de Géraud aux poubelles des réflexions idiotes.

— Je sais ce que vous pensez : que mamie dirigeant le *second* grand clan de Paris, il est sans doute facile de la soupçonner de vouloir en faire le premier...

— N'est-ce pas ? dit Géraud platement.

La vamp s'agita dans son fauteuil. Je la sentis gênée à son tour et ce n'était pas pour me déplaire.

— Sauf que ça ne marche pas comme ça, affirma-t-elle. Même si mam...

*Bon, tu arrêtes d'appeler ma mère « mamie », chérie, ou je viendrai te fesser à nouveau ton joli postérieur, et pas pour des raisons joyeusement sexuelles cette fois !* siffla furieusement Herfauges dans ma tête.

— Oui, papi, fit docilement Anne.

Un nuage dubitatif tomba sur l'assistance. Les vampires se dandinèrent, mon oncle fixa la jeune femme, l'air surpris. L'opinion majoritaire dans la pièce se résumait à douter de la santé mentale de la petite. Seul Navarre me scrutait d'un œil neutre mais perçant. Mais Anne détourna son attention en reprenant :

— Même si Dame Bathilde...

*Tu vois quand tu veux...*

— ... semble être la meilleure bénéficiaire de la situation, ce n'est d'abord pas totalement vrai. Le drame intervient à un moment délicat de la politique de notre parlement. Nous, les Modérés, venions de faire voter une loi pour laquelle Ma Haute Dame...

*De mieux en mieux ma chérie, tu as mérité un bisou.*

Anne se rasséra. Son air badin, retors et délicieux à la fois, réapparut.

— ... se bat depuis un siècle. Pour elle et pour nous, ça ne pouvait pas tomber au plus mauvais moment.

— Quelle loi, si je puis poser la question ? intervint mon oncle.

— C'est important ? demanda Anne.

Géraud allait répliquer quand il s'aperçut qu'elle ne s'intéressait plus à lui. Le Second de Cénacle se penchait vers

elle pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Elle hocha le menton et continua à l'adresse de mon oncle :

— Pour faire court : nous débattons depuis quelques décennies sur la nécessité de nous faire connaître des humains, les Progressistes sont pour et les Modérés plutôt contre, les Tradis sont divisés. Mon clan penche pour la négative et ma Première avait réussi à faire passer une motion qui imposait un moratoire d'un siècle sur la question...

— Et ? Où est le problème si la motion est déjà passée ?

— Le problème c'est que le garant légal de la motion s'est envolé en fumée pendant qu'une soprano beuglait au viol et que Don Giovanni trouait la peau du Commandeur.

— Ils auraient pu leur laisser jusqu'au moment où il y en a une qui rêve d'arracher le cœur du type, grommela Navarre. C'est mon aria préférée, *ever*.

## Chapitre 6

*Mercredi 12 avril 2034*

Ni Géraud ni Anne ne réagirent. Navarre m’adressa un clin d’œil. Anne croisa ses jambes magnifiques et conclut :

— Vous voyez, les féaux n’avaient littéralement que nous vers qui se tourner sans crainte.

Géraud concéda ce point.

— D’accord. Et nous intervenons à quel stade de l’histoire ? Et le coffre ?

La Dauphine entrelaça à nouveau ses longues cuisses de gazelle, soie contre satin et éclair fugitif de petite culotte noire, dans l’autre sens, cette fois. Elle était splendide, Géraud s’en fichait éperdument et je la détestais.

*Ça, le jour où je l’ai emmenée voir Basic Instinct n’a pas été ma meilleure inspiration du monde, avoua Herfauges.*

*Parce que vous vous voyez en douce, en prime ? Et si les clans vous chopaient ?*

J’étais souflée. Herfauges était censément en fuite. Les clans du monde entier lui couraient après avec ordre de tirer

à vue, et lui allait au cinéma avec son héritière comme un vilain grand-père incestueux soucieux de la culture cinématographique de sa très lointaine descendante.

Anne prit sa respiration, comme si elle se jetait à l'eau.

— Nous sommes désolés de vous imposer cela... commença-t-elle.

— Oh, des excuses, ça ne vous ressemble pas. Ce doit être grave.

Elle hocha à nouveau son joli menton triangulaire.

— Ceci est LE legs du Cénacle Majeur, commença-t-elle. Nous débattons à son sujet depuis des siècles. C'est peut-être même la raison pour laquelle le Cénacle Majeur existait, pour autant que je sache...

— Et alors ? C'est vous qui l'avez. Vous devenez le Cénacle Majeur et on n'en parle plus ! fit Navarre, définitif.

Son interlocutrice eut une moue méprisante.

— Les clans n'ont pas encore ratifié la succession, aucun statu quo ne se dégage ! se récria-t-elle. Et surtout nous ne pouvons pas permettre que le coffre tombe dans de mauvaises mains...

Géraud prit une large inspiration :

— Donc ce que vous demandez en fait, c'est que nous en assumions la garde tant que personne ne sera considéré comme son légitime propriétaire ? Après quoi nous le remettons au susdit et on n'en parle plus ?

— En quelque sorte.

— En quelque sorte ?

Anne fit une pause, puis reprit :

— Les flics n'ont pas terminé de dégager les corps. Il se peut qu'ils tombent sans le savoir sur un survivant. Dans ce cas, cela

réglera la question s'il appartient à un rang acceptable. Mais si – à défaut d'un survivant présentable – le propriétaire légal n'était pas mon clan ou un clan de la liste suivante... (Elle adressa un signe de tête au Second de Cénacle qui sortit un papier de sa poche et le tendit à mon oncle.) ... il faudra le détruire.

Navarre et mon oncle intervinrent en même temps :

— C'est pas un peu de la triche ? persifla Navarre.

— Que contient-il de si important et de si dangereux ?

Anne plissa le front avec une incertitude charmante. Tous ses gestes et mimiques étaient adorables, c'était odieux.

— J'avoue que je n'en suis pas très sûre, et que je ne suis pas certaine d'y croire vraiment non plus, sans doute que je suis... trop... jeune...

— Oui ? fit mon oncle d'un air encourageant, mais je voyais bien qu'il s'énervait.

Ses longues mains posées à plat sur le bureau, comme pour s'empêcher de balancer quelque chose, étaient un signe certain.

Anne se racla la gorge :

— La fille d'Adam et de Lilith.

Elle se reprit :

— Enfin, on *pense* que c'est une fille, mais ce n'est pas avéré...

Le silence tomba sur la pièce comme un rideau de théâtre, lourd et vaguement solennel. Un peu ridicule, aussi. Plus personne ne bougeait.

— Mais c'est un cercueil, alors ? demandai-je tout à trac.

Anne se tourna vers moi, l'air de considérer un insecte particulièrement dégoûtant. Comme j'en avais autant à son service, je ne me formalisai pas.

— Vous avez pris du poids, vous, remarqua aigrement la Dauphine, puis m’ignorant délibérément, elle parla à nouveau à mon oncle :

» Non, ce n’est pas un cercueil. Elle vit. Enfin, « ça » vit, mais « ça » dort.

— Depuis cinq mille ans ? fit une voix acide qui surgit de la salle de bains.

C’était Zalia qui n’avait pas digéré la petite phrase sur le poids, je suppose. Elle avait passé trop de temps à me réconcilier avec mon corps, à admettre elle-même que le but dans la vie d’une femme n’était pas de pouvoir remplacer un portemanteau. La grossophobie avait rejoint la longue liste des discriminations qu’elle jugeait insupportables. Et venant du top model ripoliné – même en tenant compte de la « perfection vampire » – en face de nous, cela équivalait à la cape rouge du torero devant la vachette survoltée. Je tentai de ne pas la relâcher, alors qu’elle sortait enfin.

Peine perdue, ça brillait tant qu’il était impossible de l’ignorer. Ses cheveux roux relevés en chignon – euh... romain ? – surmontés d’une tiare en diamants faux comme des jetons, un fond de teint soleil et des ombres à paupières ocre et prune, une combinaison en lamé or à pattes d’éph semées de fleurs pailletées violettes et des bottines de brocart aux motifs cachemire or et parme, elle nageait en prime dans un océan de parfum fleuri. Je me retins d’éternuer de justesse. L’une des bottines étincelantes tapotait nerveusement le plancher.

Géraud sentit que les choses allaient mal tourner, il reprit la situation en main.

— Donc, vous nous demandez de conserver ce... sarcophage contenant un... être humain en hibernation millénaire. Je ne peux pas m'empêcher de me demander ce que cet être humain a de si particulier que les vampires en aient hérité et en prennent un soin si jaloux ?

Le Second de Cénacle leva la main en direction de sa Dauphine comme pour demander la permission de parler. Anne la lui accorda avec un air de soulagement à peine dissimulé. À cet instant, je me demandai dans quelle mesure elle était si sûre d'elle, notre ancienne victime, et ce que cachait son numéro permanent.

*Ah voilà. Si tu savais quels requins elle doit convaincre qu'elle a de plus grandes dents qu'eux !* soupira Herfauges.

*C'est pas une raison pour être aussi pénible, ni aussi caricaturale.*

*Quand tu as affaire à des dinosaures pétrifiés dans leurs convictions imbéciles à propos du sexe faible, tu as intérêt à être encore plus désagréable que ça. La moindre marque de sympathie venant d'une femme est interprétée par eux comme un aveu de faiblesse. Et en même temps, ils couinent contre son autoritarisme. Ils font le coup à Bathilde depuis mille ans environ.*

*J'ignorais que vous aviez viré féministe en vieillissant.*

*Moi, féministe ? Tu es folle, ma petite guimauve. La domination du fort sur le faible, je trouve ça parfait. Mais il se trouve que ma mère est une femme et que j'ai beau la haïr bien profondément, je sais ce qu'ils lui font. Et à part ça, je déteste tout le monde, mâles comme femelles à égalité.*

Le Second de Cénacle se carra sur ses pieds fins, les poings serrés dans ses poches de costume. C'était un joli jeune vamp,

aux mèches artistiquement balayées, très bien habillé ; fort loin de Denis, le précédent Second de Dame Bathilde, qui jouait plutôt dans le clan des grands mâles. Mais, lors de la trahison de ce dernier, la Maîtresse de Cénacle avait décidé que cela lui servirait de leçon et choisi un nouvel amant plus à sa main.

— Nous l’ignorons, avoua-t-il du bout des lèvres. Tout ce que nous savons, c’est que le Cénacle Majeur en avait la charge depuis sa fondation et que nous l’avons arraché aux Meutes pendant une bataille qui s’est déroulée dans les Balkans aux abords du deuxième siècle avant Jésus-Christ. Par ailleurs, le texte sur le couvercle indique que la personne à l’intérieur est « contagieuse » et qu’il ne faut surtout pas la toucher, sous aucun prétexte, sauf si l’on est humain. Ce qui explique pourquoi ce sont les féaux du Cénacle Majeur qui en assuraient la garde directe.

La paléographe en moi eut un sursaut et je ne pus m’empêcher de mettre mon grain de sel :

— Parce que vous avez réussi à déchiffrer cette langue ? C’est laquelle au fait ?

Je brûlais de curiosité.

— La Langue des Origines, pour autant que je sache, répondit le jeune vamp, sans avoir l’air de se rendre compte de ce qu’il nous révélait.

Géraud et Navarre s’écrièrent de conserve :

— Eh merde !

Zalia et moi de notre côté :

— Hein ?

Je tentai de récupérer ma mâchoire, sans doute égarée du côté de mes escarpins. La Langue des Origines est un mythe si puissant que je n’en connais guère de supérieur dans tous

les pays occidentaux. C'est la langue que parlait le « divin » créateur au moment de concevoir l'univers. Les sorcières ont une autre vision du bousin bien sûr. Et les religions non monothéistes également. Mais dans l'AlterMonde, la coexistence plus ou moins pacifique des mythes est un fait établi, quand bien même ils sont contradictoires, voire exclusifs, les uns des autres. Ce qui compte, c'est le moment et l'endroit où un mythe « X » s'exprime. À cet instant et en ce lieu, il devient VRAI pour le monde entier.

Le mythe en question est assez simple : l'humanité aurait parlé la Langue des Origines, elle aussi, jusqu'aux événements qui conduisirent à l'édification de la tour de Babel. Là, le Seigneur des Armées, toujours un peu nerveux à l'époque, aurait envoyé les langues actuelles à l'humanité afin qu'elle ne tente plus de rivaliser avec lui. Mais quiconque tombe sur un Mot des Origines découvre un pouvoir incommensurable, capable de création, de destruction ou de commander à tous de façon irrésistible. Dieu est le Verbe. Et le verbe peut se faire Chair. Rien que sur ce coffre, d'après ce que j'avais remarqué de la distribution des caractères, il devait y en avoir des dizaines. La sorcière et la paléographe en moi contenaient à grand-peine leur orgasme intellectuel.

*Retiens-toi, c'est indécent,* railla Herfauges.

Je me mordis les lèvres pour ne surtout pas penser de réponse. Herfauges était rarement aussi envahissant, il ne fallait pas qu'il en prenne l'habitude.

Pendant ce temps, le Second de Cénacle considérait Navarre et Géraud, déstabilisé. Mon oncle fit un grand geste empreint de fatalisme :

— Navarre et moi avons déjà eu affaire à la Langue des Origines... expliqua-t-il.

— Ce n'était pas une *bonne* expérience, souligna Navarre, l'air assombri et lointain, tout à coup.

— Ah oui... bon, reprit le jeune vamp qui essayait de retrouver le fil de son discours. De notre côté, nous aimerions bien connaître les tenants et aboutissants de cette histoire, avant de prendre quelque décision définitive que ce soit. Nos membres ont fouillé toutes les archives du Cénacle Majeur et nous n'avons pratiquement rien découvert sur le sujet. Mais leurs féaux sont formels, il n'y avait rien de plus précieux aux yeux de leurs maîtres. Nous ignorons seulement pourquoi.

— Le Cénacle a dû transmettre le savoir de façon orale, ça se faisait beaucoup au quatrième siècle. Et ça reste encore le meilleur moyen de ne pas égarer des documents compromettants dans la nature, intervins-je, ce qui m'attira un autre regard de mépris de la belle Anne.

Mon oncle se renversa en arrière sur son fauteuil, fermant brièvement les paupières. Il réfléchissait.

— Donc, commença-t-il, en l'absence d'un survivant « éligible » et d'un testament reconnu des membres du Cénacle Majeur en faveur de quiconque, je reçois cet objet en dépôt des héritiers présomptifs afin qu'il ne soit pas considéré que sa conservation consiste en acceptation tacite dudit héritage par les héritiers présomptifs. Lesquels se réservent d'accepter ou refuser ledit héritage en fonction du passif laissé par les défunts...

— Vous n'oubliez pas qu'il faut le détruire si... insista Anne.

Géraud la fixa une seconde trop longtemps. Elle détourna les yeux.

— Demoiselle Anne, c'est là que le bât blesse. Je peux conserver cet objet pour vous jusqu'à la fin des temps, la loi et les Instances m'y autorisent. Même les lois humaines me l'enjoignent. Mais organiser la « disparition » du legs si des héritiers « non présomptifs », « non éligibles » et « indésirables », selon vous, se manifestaient, voilà qui entre en complète contradiction avec toutes les règles. Cela mettrait en question un élément essentiel de notre déontologie : la neutralité des Études. Ce qui, bien sûr, est et demeure hors de question.

— Oh, fit Anne, désappointée.

Mon oncle fit mine de chercher dans ses papiers.

— Toutefois, je peux néanmoins attirer votre attention sur un détail de procédure susceptible de vous intéresser...

— Oui ? dit-elle, suspendue à ses lèvres.

Elle avait légèrement baissé la garde, toute à sa déception. Il me semblait entrevoir derrière le masque de la pétasse imbuvable qu'elle arborait pour nous et pour son Cénacle la véritable Anne. Celle qui, humaine, avait suivi des études main dans la main avec sa jumelle chérie, celle qui avait dû quitter les unes comme l'autre, les larmes aux yeux, contre un avenir certes glorieux et la promesse de l'immortalité, mais non sans sacrifice. Elle me fut aussitôt vaguement sympathique. Je ne l'en détestai que plus violemment.

*Faudrait savoir*, grogna Herfauges.

*Vous, votre gueule !*

Géraud continuait :

— S'il appert que des prétendants non autorisés à l'objet se faisaient jour et tentaient de s'en emparer par la force, l'Étude serait en droit – lorsque tous autres moyens raisonnables de soustraire le legs à leurs griffes auront été épuisés – d'effectivement ordonner la disparition de l'objet du litige. Bien sûr, on peut moduler les sections « par la force » et « moyens raisonnables nécessaires ».

Anne battit des mains, campant assez bien la petite fille en rose idiote le jour de son anniversaire.

— Oh mais c'est parfait ! Ça nous convient tout à fait, cher, cher monsieur Géraud ! Il FAUT que je vous embrasse !

Il n'eut pas une chance car elle joignit le geste à la parole et se jeta à son cou à travers le bureau. Pétrifié d'horreur muette, mon oncle resta impassible tandis qu'on lui piquait un baiser mouillé sur la pommette, un effet merveilleux de sa nature surhumaine, sans doute.

— Il y a un dernier détail, claironna Anne ravie de son coup, tout en réparant les dégâts commis à son rouge à lèvres dont elle avait abandonné une large trace sur Géraud. (Elle fit un signe négligent vers le jeune homme brun.) Najim, mon chou, veux-tu ?

Le chou sembla se réveiller d'un rêve et son œil noir pétillant se tourna vers Géraud et moi. Pendant ce temps, ayant farfouillé dans son bureau, Zalia en tira un Kleenex qu'elle tendit à mon oncle sans un mot. Il effaça le rouge d'un geste précis et mesuré, la remerciant d'un battement de paupières.

Ledit Najim sentit aussitôt les regards converger vers lui ; le pétilllement dans ses yeux s'éteignit pour laisser place à une expression plus grave. Mais on sentait que cela ne lui était

pas naturel et qu'il s'efforçait au sérieux. Il fit mine d'enfourer ses mains dans ses poches comme le Second de Cénacle, puis abandonna l'idée car son jean slim aurait rendu la chose malaisée. Il finit par les croiser dans son dos comme un soldat au repos. J'en profitai pour remarquer qu'il avait un goût assuré pour les chemises : une Paul et Joe mutine, discrète mais parsemée de fleurs ocre doux, ton sur ton, qui ne se voyaient que lorsque le tissu soyeux remuait à la lumière.

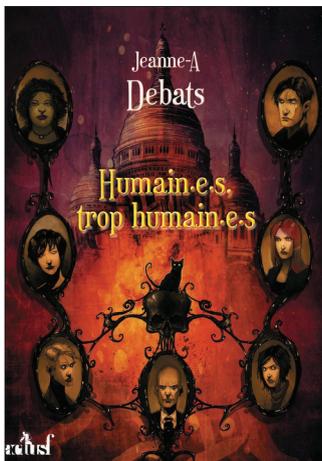
— Pour qui ne me connaît pas, je suis l'ancien féal du Grand Maître du Cénacle Majeur... commença-t-il.

*(Fin de l'extrait.)*

Je m'appelle Agnès Cleyre et je suis une sorcière. Une vraie cette fois. Ignorée durant toute mon existence par mes consœurs, voilà que la Grande Mère a enfin décidé de m'intégrer dans un convent. Mais pas le temps de m'interroger sur cet étrange revirement de situation. Au même moment, tous les vampires du Cénacle Majeur viennent de périr dans un mystérieux attentat, laissant

à l'étude notariale de mon oncle la délicate question de la succession à régler et la garde d'un étrange coffre qui attire bien des convoitises. Serait-ce à cause de lui d'ailleurs qu'une pieuvre géante de l'espace s'est mise en tête de nous rayer de la surface de la Terre ?

Ma parole, tout l'AlterMonde semble devenir fou au même moment. Il ne manquerait plus que la fin du monde...



## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 19 €  
(clic)

En numérique : 5.99 €  
(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
*livre*

ISBN : 978-2-36629-858-1